



## L'ILLUSTRATION DES *TRIOMPHERS* DE LOUIS LE JUSTE (PARIS, 1649)

### ANALYSE CRITIQUE FOCALISÉE SUR DEUX LIÉGEOIS, JEAN VALDOR ET HENRI DE FLÉMALLE

par Pierre COLMAN<sup>1</sup>

*In memoriam Louis Lebeer*

#### INTRODUCTION

*Henrij après avoir travaillé à paris at fait à Liege quantité d'ouvrages pour la Reijne et pour le Roij* écrit son oncle Jean-Guillaume Flémalle, dans une lettre datée du 26 octobre 1711<sup>2</sup>. C'est une assertion suspecte, car Paris regorgeait d'orfèvres éminents que le régime corporatif protégeait jalousement de toute concurrence. J'aurais dû le souligner à l'époque lointaine où j'ai rangé Henri, frère cadet de Bertholet, parmi les maîtres de premier plan<sup>3</sup>.

Ces *ouvrages* n'auraient-ils pas relevé de l'art de graver, qui faisait partie de ses talents, ou le sait depuis peu ? Entre sa personne et cette reine qui passe avant le roi et ne saurait être qu'Anne d'Autriche lorsqu'elle est régente du royaume, du 18 mai 1643 au 7 septembre 1651, n'y aurait-il pas eu un intermédiaire dont le *prêtre indigne*, selon ses propres termes, aurait

---

<sup>1</sup> J'ai le devoir, agréable à souhait, de remercier Pierre-Yves Kairis pour ses stimulantes notes de lecture critique et son aide pour l'illustration, Pierre-Marie Gason, grâce à qui j'ai pu prendre connaissance du mémoire parisien resté inédit, Monique Merland, attentive à tout comme à son habitude, et enfin toutes les personnes qui ont facilité avec une obligeance inlassable mes recherches dans les diverses institutions où elles m'ont mené.

<sup>2</sup> R. JANS, *Bertholet Flémalle et sa famille*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois* (cité ci-après *BlAL*), t. 101, 1989, p. 73-110 (cité ci-après JANS tout court), p. 104 et 106.- P.-Y. KAIRIS, *Bertholet Flémal*, Paris, 2015 (cité ci-après KAIRIS tout court), p. 220 (pièces justificatives, n° 4).

<sup>3</sup> P. COLMAN, *L'orfèvrerie religieuse liégeoise du XV<sup>e</sup> siècle à la Révolution*, Liège, 1966, (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Publications exceptionnelles, n° 2 ; cité ci-après COLMAN tout court), t. 1, p. 65-66. Le malaise que j'ai refoulé alors est une des sources du présent essai, la plus lointaine.

voué la mémoire à l'oubli, se plaisant à faire croire que les commandes venaient directement de la Cour ? Voilà les questions qui m'ont poussé à tourner le regard vers *Les Triomphes de Louis le Juste*<sup>4</sup>.

*Entrepris par le commandement de la Reyne Régente*, publié à Paris en 1649 à la gloire du roi passé de vie à trépas six ans plus tôt, l'ouvrage a eu pour cheville ouvrière un Liégeois qui écrira pour les besoins de sa cause *ma naissance m'a fait Estranger, mais mon inclination m'a rendu François*, Jean Valdor.

Il a fait l'objet dès 1865 d'un gros article publié par Jean-Simon Renier dans le tome 7 du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*<sup>5</sup>, un article qui grouille de fautes et prodigue des éloges outrés au-delà du ridicule, mais qui exploite une série de documents d'époque mis à disposition par un érudit qui a laissé par la suite ses fabuleuses collections à la Ville de Liège. Les pièces relatives à Valdor, subtilisées on ne sait quand, restent introuvables, à l'exception de celles du dossier n° 57, récupérées pour la plupart en 1996<sup>6</sup>, et de celles du dossier n° 52 bis, un temps mal classé, sans doute, car absent de l'inventaire dressé en 1872<sup>7</sup>.

Valdor n'a eu une notice dans la *Biographie nationale* que bien longtemps plus tard<sup>8</sup>. Son auteur, Louis Lebeer, mon excellent maître, si présent dans ma mémoire après tant d'années, s'applique à démontrer qu'il n'y a eu que deux Jean Valdor, et non pas trois, comme le voulait Renier. Il ne manque pas d'arguments. Mais il a tort d'en voir un dans la formule cueillie dans la légende d'une estampe gravée à Rome en 1640 : *Giovanni Valdor giovane*. *Giovane* (le jeune) signifie que le père de Giovanni (Jean) est encore en vie, rien de plus. Il ignore par ailleurs que ce père était le *filis d'un autre Joan, aussi graveur*<sup>9</sup>, qui reste insaisissable<sup>10</sup>.

<sup>4</sup> KAIRIS, p. 201-202 avec une impressionnante récolte bibliographique.

<sup>5</sup> J.-S. RENIER, *Le troisième Valdor, calcographe de Louis XIV*, dans *BIAL*, t. 7, 1865, p. 138-169 (cité ci-après RENIER tout court).

<sup>6</sup> KAIRIS, p. 30, n. 159.

<sup>7</sup> H. HELBIG et M. GRANJEAN, *Catalogue des collections léguées à la Ville de Liège par Ulysse Capitaine*, t. 3, Liège, 1872, p. 36, n° 52-58.

<sup>8</sup> L. LEBEER, *Valdor, Jean*, dans *Biographie nationale*, t. 26, 1936-1937, col. 64-79. Voir aussi L. LEBEER, *La gravure*, dans *L'art mosan*, Liège, 1951, p. 130-133.

<sup>9</sup> L. ABRY, *Les hommes illustres de la nation liégeoise*, H. HELBIG et ST. BORMANS (éd.), Liège, 1867, p. 273.

<sup>10</sup> Assertions fumeuses illustrées d'un portrait gravé par A. Varin en 1881 : X, *École liégeoise*, Liège, Bruxelles et Paris, [s.d.]. Bien loin de remonter à 1860 et d'avoir Varin pour auteur, comme le croit Odette Uhlmann-Faliu, l'ouvrage est postérieur de plus de vingt ans et il est de la t. 27, 1938, col. 379, n° 15).



Fig. 1 – Hercule montant la garde auprès du portrait en buste de Louis XIV à l'âge de onze ans. 1<sup>ère</sup> partie des Triomphes, signé Natalis F, burin, 338 x 258.  
© IRPA-KIK, Bruxelles.

Un mémoire universitaire parisien a pris Valdor pour cible plus de quarante ans après, en 1978<sup>11</sup>. Il est resté inédit, mais pas ignoré<sup>12</sup>. Il est criblé d'imperfections, mais il a de solides qualités. L'heuristique, étendue aux documents d'archives, tant à Liège qu'à Paris, mérite de vives louanges, tout comme la fortune critique et la bibliographie, voire ce qui est nommé *chronologie* biographique. L'enquête, centrée sur les *Triumphes*, fait une large place à la tapisserie. Bien entendu, elle ne s'étend pas à Henri de Flémalle. Au sujet des questions délicates, les jugements sont généralement en désaccord avec les miens.

Valdor est l'objet d'une attention sagace dans la magistrale monographie consacrée à Bertholet Flémal, récemment publiée par les prestigieuses éditions Arthena, puis couronnée par l'Académie française. Son auteur, Pierre-Yves Kairis, incline à voir en lui un charlatan<sup>13</sup>.

Le dossier regorge de zones d'ombre. Les hypothèses qui me sont venues à l'esprit ne seront pas toutes jugées convaincantes. Les offrir à la discussion sans être en mesure de fournir d'irréfutables preuves ne me semble pas inopportun.

### UNE ÉPOPÉE DU DISCONTINU<sup>14</sup>

L'épais in-folio des *Triumphes de Louis le Juste* assemble des textes pompeux doublés de leur traduction en latin, dans le désir de les faire lire hors de France<sup>15</sup>. Agrémenté de lettrines et d'ornements tirés de matrices de bois prises dans les tiroirs de l'imprimeur, Antoine Estienne, il est abondamment illustré de gravures, pour la plupart en pleine page, au burin et à l'eau-forte, combinés souvent. Pour les matrices, ce n'est pas le cuivre qui a été mis en œuvre, comme d'ordinaire, mais bien l'acier, si l'on en

<sup>11</sup> O. UHLMANN-FALIU, *Jean Valdor, de Liège*, Université de Paris-Sorbonne, 1978 (cité ci-après UHLMANN-FALIU tout court).

<sup>12</sup> Entre autres par un ouvrage de référence qui cite systématiquement l'auteur en écorchant son nom : *Hollstein's Dutch & Flemish etchings, engravings and woodcuts 1450-1700* (cité ci-après HDF), t. 32, 1988, p. 101-128. Voir aussi Y. LOSKOUTOFF, *Rome des Césars, Rome des Papes. La propagande du cardinal Mazarin*, Paris, 2007, p. 194 et 705.

<sup>13</sup> KAIRIS, p. 89 et 201-202. Voir aussi le compte rendu d'une conférence donné en décembre 2015 : *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 85, 2016, p. 186-187.

<sup>14</sup> M.-C. CANOVA-GREEN, *Les Triumphes de Louis le Juste. Une épopée du discontinu*, dans *Seventeenth century French Studies*, t. 24, 2002, p. 29-41.

<sup>15</sup> UHLMANN-FALIU, p. 44-59. - KAIRIS, p. 20, 83 et 201-203.



Fig. 2 – Anne d'Autriche, 1<sup>ère</sup> partie des *Triumphes*, burin ici attribué à Michel Natalis pour le visage et à Henri de Flémalle pour les ornements ; devises gravées à l'eau-forte par Stefano della Bella ; d'après un projet de Valdor, 304 x 225.

© IRPA-KIK, Bruxelles.

croit un traité technique publié en 1650, *Les arts liberaus, et mechaniques : le Cuivre rouge et franc* est la meilleure des matières pour le burin, après *l'Acier que l'industrius Valdor a treuvé l'invantion d'amolir*<sup>16</sup>.

Il se divise en quatre parties. La première, paginée d'inextricable façon à l'aide de lettres, est un étalage de pièces liminaires, où le nom du maître d'œuvre revient dans les deux langues à toutes les pages, ou presque : *épiſtres* signées de lui adressées au roi et à la reine (p. *ùùù* et *iii*), textes de différents poètes de cour qui encensent les uns après les autres *le valeureux Valdor*. Mais aussi demandes royales semonçant le traducteur et quatre des auteurs, dont Corneille. À la fin, un privilège du roi qui donne au Liégeois du *cher et amé*. Deux illustrations seulement. La première est la mise en image d'une ode pontifiante qui pousse la flagornerie jusqu'à rapprocher d'Hercule en personne le Roi-Soleil en puissance, comme le font des stances de Furetière imprimées quelques pages plus loin. L'héritier du trône, alors âgé de onze ans, se montre sous la forme d'un buste à l'antique sur piédouche, les cheveux au naturel, couronné de lauriers. Le demi-dieu, athlétique jusqu'à l'excès, assis sur la peau du lion de Némée, la massue à la main, lui tourne le dos, jetant vers les alentours le regard sourcilieux du garde du corps vigilant. À ses côtés, le bouclier de Minerve et les attributs des sciences et des arts. Sous le buste, un tondo qui réunit les trois Parques. Au fond du ciel, Pégase, diaphane (fig. 1)<sup>17</sup>. Quant à la seconde, elle montre Anne d'Autriche en buste, en robe de veuve, dans un grand médaillon ovale lauré cantonné de draperies ; le gros socle sur lequel il est posé s'orne de trois médaillons ronds qui proposent des *devises* sibyllines, dûment expliquées (fig. 2)<sup>18</sup>.

La deuxième partie monte en épingle *les plus grandes actions ou Sa Maiesté s'est trouuée en personne, représentées en Figures Ænigmatiques*<sup>19</sup>, pour citer un extrait de l'interminable titre général. Vingt exploits de Louis XIII, commentés avec la complaisance la plus servile, font chacun l'objet d'une planche. En frontispice, un obélisque orné dressé dans un vaste paysage se couronne d'une figure de la Justice brandissant un portrait du roi (fig. 3)<sup>20</sup>. À la fin, le tombeau de Louis le Juste sous la forme d'un catafalque pareil à un autel, que gardent Hercule et Bellone,

<sup>16</sup> UHLMANN-FALIU, p. 178.

<sup>17</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 11.

<sup>18</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 12.

<sup>19</sup> Allégoriques, dans la langue d'aujourd'hui.

<sup>20</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 13.



Fig. 3 – Frontispice de la 2<sup>e</sup> partie des *Triumphes*, gravé par Jean Marot et Stefano della Bella d'après Valdor (*Enrichy de Figures inventées par Jean Valdor, calcographe du Roy*), burin et eau-forte, 327 x 222.

© IRPA-KIK, Bruxelles.

la déesse de la guerre, trop souvent confondue avec Minerve, et que surmonte un sarcophage, sous un soleil rayonnant ; un grand tableau central met en scène l'apothéose du roi (fig. 4)<sup>21</sup>.

La troisième aligne les *Portraits des Rois, princes et généraux d'armées qui ont assisté ou servy ce Belliqueux Louis le Juste combattant*, au nombre de trente-cinq. Chacun d'eux s'inscrit dans un médaillon circulaire sommé des armoiries du personnage. Les visages sont extrêmement attachants. Les encadrements accumulent les trophées militaires ; ils brillent plus par leur variété que par leur beauté ; pour les personnages de sang royal, ils comportent des figures ; ainsi dans le portrait de Gaston d'Orléans (fig. 5) celle du Temps, franchement médiocre. En regard, en page de gauche, trois médaillons, ronds eux aussi, disposés 1 et 2 ; ils proposent, sous forme d'eaux-fortes hâtives, des *devises*, des *emblèmes* qui resteraient radicalement inintelligibles si l'explication n'en était pas fournie<sup>22</sup>. En tête, un frontispice bien sage (fig. 6). En queue, une très dramatique allégorie de la guerre (fig. 7).

Quant à la dernière des quatre, elle fait défiler pour l'essentiel, sur des doubles pages montées sur onglets, des plans de villes fortifiées prises par le roi, impressionnante récolte de documents rangés dans l'ordre chronologique, de 1620 à 1642. Elle englobe quelques cartes, de réemploi plutôt que de commande ; la plus remarquable est celle du comté de Flandre éditée à Amsterdam par Cornelius Dankertz (1603-1656), mise entre les pages 81 et 82<sup>23</sup>. Dans ce salmigondis, l'art a fort peu de part. Force plans s'inscrivent vaille que vaille dans de très sommaires paysages, rendant la réalité de fort maladroite façon. En revanche, les batailles terrestres et navales mises en scène sont loin d'être sans charme (fig. 8).

Les armoiries sont absentes dans le portrait du maréchal de Toiras (p. 95 de la troisième partie). Un mot manque, *an*, dans le dernier vers du sixain de *Rié*, gravé dans la matrice (p. 33 de la deuxième, où les pages 31 et 32 font défaut). *T'a* est écrit *Ta* dans celui de *Nancy* (p. 63). Il y a désaccord entre le texte et l'image pour l'une des trois *devises* de Richelieu (p. 23 de la troisième) ; où *superbit* est veuf de son *t* final en page 123 et où un *DE* intrus dépare la page 135. Les pages 78 et 79 de la deuxième partie sont

<sup>21</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 34.

<sup>22</sup> UHLMANN-FALIU, p. 49-52. Sur ces jeux de lettrés fort prisés de Mazarin voir LOSKOUTOFF, *o. c.*, p. 64-65 et 257-328, et spécialement p. 268-269.

<sup>23</sup> Pas de pagination sur les planches, mais seulement sur les textes qui les encadrent et les commentent.



Fig. 4 – Tombeau de Louis XIII. Planche finale de la 2<sup>e</sup> partie des *Triumphes*, (p. 83), en partie gravé par Stefano della Bella et peut-être par Jean Marot d'après Valdor, burin et eau-forte, 350 x 253.

numérotées 84 et 83<sup>24</sup>. Dans la quatrième, les imperfections pullulent : les pages 11-12, 27-28, 69-70, 73-74, 97-98 et 103-104 font habituellement défaut ; plusieurs des planches laissent vierge la partie réservée pour la légende<sup>25</sup> ; plusieurs ont été repliées sur elles-mêmes alors que l'encre n'était pas sèche. Ainsi de celle qui illustre *Le rétablissement des ecclésiastiques en Béarn* (après la p. 5), qui cumule les disgrâces ; on est bien en peine de voir le lien entre le sujet et la place forte (Navarrenx ?) dont elle montre le plan ; elle est inachevée et retouchée vaille que vaille. La pagination déraile entre 106 et 109. Ces défauts entachent les quatre exemplaires que j'ai pu scruter<sup>26</sup>, mais aussi celui qui est posté sur le site BnF Gallica. Celui de la reine n'est pas plus proche de la perfection que les autres<sup>27</sup>.

## GENÈSE

Au point de départ, une longue supplique adressée à Anne d'Autriche par Jean Valdor, d'abord graveur, comme son père et homonyme, mais bien résolu à pousser *son génie plus avant*<sup>28</sup>. Il y avoue l'ambition de *mettre en lumière toutes les glorieuses actions, les sieges et les batailles du feu roy... pour les grauer et imprimer pour les enclorre ensuite du liures des portraits des roys des reines daufhins et ducs d'Anjou de France présentés à V<sup>re</sup> Maiesté il y a quelques semaines*. Une liste de sujets envisagés est jointe. Exemples : *Ambassadeurs extraordin(air)es des rois princes alliez pour le condoloir de la mort du feu roy Henry 4<sup>eme</sup>, et 1612. Les solennités les machines les théâtres les thriomphes les entrées les courses de bagues dans la place royal*<sup>29</sup>. Deux seulement des nombreux sujets énumérés se retrouveront dans les *Triomphes*, où les images sont mises au service des textes surabondants. Le projet de recueil d'estampes s'est transformé de façon radicale. Il s'est inscrit dans le sillage d'une

<sup>24</sup> Erreur dans la dénonciation de l'erreur : *HDF*, t. 32, 1988, p. 122, n° 26.

<sup>25</sup> L'observation n'est pas nouvelle : UHLMANN-FALIU, p. 55.

<sup>26</sup> Bibliothèque générale de l'ULiège, XX11.891.bis, Cabinet des estampes et des dessins de la Ville, inv. 1/847, et Bibliothèque Ulysse Capitaine, Fonds patrimoniaux de la Ville de Liège, 8850 et Fle 541 RPA.

<sup>27</sup> BLUNT, p. 161.

<sup>28</sup> ABRY, *o. c.*, p. 276.

<sup>29</sup> *Archives de l'art français*, t. 1, Paris, 1851-1852, p. 226-230. La supplique sans la liste : A. JAL, *Dictionnaire critique... d'après des documents authentiques inédits*, Paris, 1867, p. 1291. Ce n'est pas au chancelier Séguier que la supplique est adressée (Emm. COQUERY, *Charles Errard, la noblesse du décor*, Paris, 2013, p. 63, n. 232).



Fig. 5 – Gaston d'Orléans, p. 7 de la 3<sup>e</sup> partie des *Triumphs*, ici attribué à Michel Natalis pour le visage et à Henri de Flémalle pour le reste, burin, 292 x 214.  
© BnF, Paris.



Fig. 6 – Frontispice de la 3<sup>e</sup> partie des *Triumphes*, d'après Valdor, burin, 353 x 268.  
© BnF, Paris.



Fig. 7 - *Allégorie de la guerre*. Planche finale, non paginée, de la 3<sup>e</sup> partie des *Triumphes*, gravée par Gabriel Ladame d'après Valdor, burin, 352 x 253.  
© BnF, Paris.



Fig. 8 – Combat naval du duc de Guise devant La Rochelle 1622,  
entre les pages 39 et 40 de la 4<sup>e</sup> partie, signée *S D Bella*, eau-forte. Détail. 1/1.  
© ULiège.

entreprise de beaucoup moindre envergure, le petit livre publié en 1629 par un jésuite, le P. Le Moyne, *Les Triomphes de Louis le juste en la réduction des rochelais et des autres rebelles de son royaume*, dont une deuxième édition avait été imprimée dès l'année suivante<sup>30</sup>.

Le volume orchestré par Valdor est sorti de presse en 1649, quand la Fronde sévissait depuis un an. C'est parce qu'il s'est élaboré en des temps profondément troublés qu'il est déparé par des erreurs et des lacunes sans nombre, veut Anthony Blunt<sup>31</sup>. C'est plutôt parce que le maître de l'ouvrage a été dépassé par l'ampleur de la tâche et le nombre élevé des acteurs impliqués. Il était bien averti des défaillances les plus graves et il en perdait le sommeil, mais il avait reçu l'ordre d'arrêter les frais, c'est plus que vraisemblable. Il avait lassé la patience de la régente. Les émoluments demandés se montaient à 400 écus par an, pas moins. Sans doute ne soupçonnait-on ni de part ni d'autre que l'on s'engageait pour six longues années. La banqueroute du 18 juillet 1648<sup>32</sup> a sans nul doute pesé de tout son poids. Aucune suite ne sera donnée au projet d'un autre ouvrage exaltant les triomphes de la régence, annoncé dans la supplique adressée à Anne d'Autriche<sup>33</sup>.

Valdor a fait imprimer au début des *Triomphes* une épître au futur Roi-Soleil où l'eau bénite de cour coule à flots, comme de juste. Il explique avec complaisance qu'il a quitté Rome et le service du pape par admiration pour Louis XIII, dont le décès prématuré l'a jeté dans la consternation : *croyant venir à son Triomphe, ie me trouway à ses Funerailles*. En réalité, il s'était installé à Paris trois mois au moins avant la mort du roi. Il s'y était marié dès le 12 février 1643 avec Catherine Janssens van Nuysen, la fille d'un peintre anversois lié à la tribu Breughel. Il y avait pris un logement dès le 28 janvier, avec un bail qui le qualifie de *graveur & designateur du roy*. Il en avait pris un autre dès le 9 novembre. Un document daté du 23 avril 1644 qui le dit *marchand-bourgeois de Paris* atteste ainsi qu'il y vit depuis un an au moins<sup>34</sup>.

<sup>30</sup> A. E. SPICA, *Pierre Le Moyne (1602-1671, essai de bibliographie critique*. (URL : [http://periodicals.narr.de/index.php/ocuvres\\_et\\_critiques/article/viewFile/1181/1160](http://periodicals.narr.de/index.php/ocuvres_et_critiques/article/viewFile/1181/1160), consulté le 7.11.2016).- UHLMANN-FALIU, p. 45.

<sup>31</sup> BLUNT, p. 159-161. L'auteur, qui s'est donné le mal d'examiner bon nombre d'exemplaires, à commencer par celui de sa propre bibliothèque, réserve à Stefano della Bella le meilleur de son attention. Il baptise à tort sa fig. 4 *The battle of Maestricht* ; la planche (insérée entre les pages 79 et 80) montre des troupes manœuvrant en rase campagne pour illustrer *Les exploits d'armes des mareschaux de Chastillon et de Breze 1635*.

<sup>32</sup> P. GOUBERT, *Mazarin*, Paris, 1990, p. 250.

<sup>33</sup> RENIER, p. 141.

<sup>34</sup> JAL, *o. c.*, p. 1290.- UHLMANN-FALIU, p. 13, 15, 70, 160 et 161.- KAIRIS, p. 20, n. 75 et p. 89.

Il avait quitté la Ville éternelle dès 1640. Le cardinal-neveu Francesco Barberini, bras droit d'Urbain VIII, lui avait alloué un subside, le 14 avril, pour faciliter son retour au pays, sans doute à la suite du décès de son père<sup>35</sup>. Le prélat, grand mécène francophile, se réfugiera en France à la suite de l'élection d'Innocent X Pamphili, ennemi acharné de sa famille ; il bénéficiera de la protection de Mazarin. Valdor a pu se recommander de l'un auprès de l'autre.

Selon toute apparence, il n'est jamais retourné à Rome. Il est resté à Liège et y a fait du chemin. Le 29 juillet 1643, il est promu *agent* de la principauté à la cour de France, chargé d'affaires en termes modernes ; deux lettres expédiées par les États le 13 octobre en font foi<sup>36</sup>. Il sera confirmé dans la fonction le 2 janvier 1651 par Maximilien-Henri de Bavière, monté depuis peu sur le trône de saint Lambert. Le privilège de gérer la navette du coche entre Liège et Bouillon y sera ajouté le 28 novembre<sup>37</sup>. Valdor avait été nommé cinq jours plus tôt *contrôleur général des moyens public*<sup>38</sup>.

Il se donne le titre d'*agent* dans le titre du dithyrambe de cent vingt-quatre alexandrins qu'il compose en l'honneur du prince-évêque<sup>39</sup>, un pastiche du *Remerciement* adressé par Corneille à Mazarin en 1644<sup>40</sup>. Il s'attire de la sorte une virulente réplique anonyme plus prolixe encore. Voici trois quatrains parmi les premiers :

*Des rimeurs à la mode orgueilleux excrément  
Dont la présomption n'eut jamais de seconde  
La publication de ton remerciement  
Te publie aujourd'hui le plus grand fou du monde.*

<sup>35</sup> UHLMANN-FALIU, p. 11-12 et 160.

<sup>36</sup> UHLMANN-FALIU, p. 15-16 et 161 ; voir aussi p. 169, n° 1 (le document cité reste introuvable). Inaccessible pour moi, le mémoire d'Histoire présenté en 2002 par Q. Bogaerts, *Contributions aux relations internationales de la principauté de Liège sous Maximilien-Henri de Bavière*, ne livre qu'une mention de Valdor, au sujet d'un problème douanier, mon collègue Bruno Demoulin me l'a fait savoir à titre amical, en ajoutant que les dossiers 2801 à 2803 du Conseil Privé devraient retenir l'attention de qui voudrait en savoir plus sur la carrière diplomatique de Valdor.

<sup>37</sup> RENIER, p. 133-134.- UHLMANN-FALIU, p. 20, 22, 27, 28, 90, 92, 93 et 169.- S. BORMANS, *Inventaire analytique des dépêches du Conseil Privé de Liège*, t. 2, Bruxelles, 1994, p. 387 et 390 (original détruit du fait de guerre).

<sup>38</sup> BORMANS, o. c., p. 390 (original détruit du fait de guerre).- UHLMANN-FALIU, p. 163.

<sup>39</sup> RENIER, p. 128-130. Il remercie au passage *Egon de Fürstenberg*, *Ce prince qui pour toy a tant de déférence // Ce prince qui pour moi a tant de bienveillance*.

<sup>40</sup> LOSKOUTOFF, o. c., p. 245, n. 1.

*Charlatan sans pareil, ridicule Waldor,  
Ta cervelle et malice égalant la Méduse  
Ose se présumer de fouler le mont d'or  
Elle ose profaner le saint trosne des Muses.*

*Tu sembles t'abaisser, mais ta submission  
N'estant rien qu'une gloire et vanité féconde  
Par un dernier effort de ton ambition  
Tu t'esleve aux secrets du plus grand roi du monde<sup>41</sup>.*

Agressivité modérée, par comparaison avec celle qui avait submergé Liège sous le règne précédent, culminant le 16 avril 1637 avec l'assassinat de Sébastien Laruelle, le très francophile bourgmestre de Liège, dont le meurtrier subit un supplice barbare, horrible, inhumain<sup>42</sup>.

Ainsi, notre homme ne manquait pas d'ennemis. Mais il savait l'art de se faire des amis. Le 1<sup>er</sup> juin 1651, il recevait du Conseil de la Cité cent patacons, coquette somme, en remerciement pour les services rendus à ses concitoyens<sup>43</sup>.

Confier une responsabilité aussi lourde, en des temps à tel point troublés, à un simple graveur encore à la fleur de l'âge, cela réclame une tentative d'explication. Valdor avait été tenu sur les fonts baptismaux de Notre-Dame, le 3 juin 1616, par Udalric Hoen de Hoensbrouck<sup>44</sup>. Le parrain était depuis le 20 décembre 1608 chanoine noble de la cathédrale, rien de moins. Il a été ordonné sous-diacre à Rome, l'année d'après, et c'est sans doute alors qu'il a noué des liens durables avec Jean Valdor le Vieux. Celui-ci lui a dédié une *Madeleine repentante* en 1623 et a gravé son portrait armorié en 1628, s'armant de son burin pour exprimer sa gratitude. Enhardi selon toute apparence par ses bonnes relations avec lui, il a pris l'habitude de demander à ses confrères d'être parrains de ses enfants<sup>45</sup>.

---

<sup>41</sup> Bibliothèque Ulysse Capitaine, Fonds patrimoniaux de la Ville de Liège, Autographes, n° 52 bis (deux documents manuscrits épinglés l'un à l'autre : copie du texte de Valdor et autographe de la réplique, avec à la fin un *anagramme*, WALDOR LoVRDAV, soit 1120, ce qui ne rime à rien.- RENIER, p. 130-131.- UHLMANN-FALIU, p. 23 ; voir aussi la n. 122.

<sup>42</sup> GOBERT, t. 7, p. 133-136.

<sup>43</sup> GOBERT, t. 11, p. 68.- UHLMANN-FALIU, p. 162.

<sup>44</sup> RENIER, p. 138.

<sup>45</sup> UHLMANN-FALIU, p. 8. Les quatre enfants qui lui sont venus par la suite, en 1619, 1621, 1623 et 1625, auront eux aussi pour parrains des chanoines tréfonciers : UHLMANN-FALIU, p. 9 et crayon généalogique dépliant collé en regard de la p. 160, où il faut corriger *Bloguarnyn* en Blocquerie et *Cholino* en Cholin, mais aussi *Bonne* en Bonn.- HDF, t. 32, 1988, p. 81, n° 114 et p. 97, n° 141.

Celui de Jean, comblé au fil des ans de responsabilités rémunératrices, s'est révélé fin négociateur. Il a été envoyé en mission à Rome en 1621 et en 1635. En 1640, il a refusé de se rendre à Paris, on ne sait pour quelle raison. Il a rendu l'âme le 28 octobre 1642<sup>46</sup>. S'était-il senti obligé de veiller sur son filleul ? L'avait-il fait partir pour Rome et l'avait-il aidé à y faire ses débuts ? A-t-il éveillé en lui le goût de la diplomatie ? Est-ce sur sa recommandation, avancée au moment de son refus, que son filleul a été promu *agent* de la principauté à la cour de France, au terme de longues tergiversations ? Autant de conjectures qui restent sans preuves et le resteront sans doute, mais qui fournissent une explication plausible à l'irrésistible ascension de Valdor.

À n'en pas douter, c'est en qualité d'*agent* qu'il s'est présenté à Anne d'Autriche ; l'entrevue et la supplique, dont la date exacte reste ignorée, sont des suites de la prise de fonction. Bien entendu, il s'est présenté aussi à Mazarin, qui se hissait alors au faite du pouvoir<sup>47</sup>. Un grand coup d'encensoir lui est donné dans une des vingt planches du cœur des *Triumphes, Casal*, qui exalte l'art de faire la paix, et non celui de gagner les batailles. Le roi n'est pas en scène, et c'est le seul cas. À sa place, Mazarin, évoqué sous l'aspect d'un Romain archétypique. Était-il au départ portraituré ? Le visage, flou, a été refait, on incline à le croire. Le commentaire exalte d'explicite façon le coup d'éclat du diplomate alors néophyte. *Cet ouvrage de propagande officielle fait à Mazarin une publicité ostentatoire sous couleur de célébrer Louis XIII*<sup>48</sup>.

Accepter les offres de service d'un étranger pour une opération pareille, cela n'a rien d'anodin. C'est assurément par décision d'un homme d'état animé par l'ambition ancestrale de faire de la principauté une sorte de bastion avancé de la France contre les ennemis venus du nord. Bertholet Flémal en a bénéficié à son tour moins de trente ans plus tard, on n'hésite pas à s'en persuader<sup>49</sup>.

<sup>46</sup> J. DE THEUX DE MONTJARDIN, *Le chapitre de Saint-Lambert à Liège*, t. 3, Bruxelles, 1872, p. 219-220. - A. DUBOIS, *Le chapitre cathédral de Saint-Lambert à Liège*, Liège, 1949, p. 22, 59, 100 et 121, n. 8.

<sup>47</sup> ABRY, *o. c.*, p. 277. - P.-L. DE SAUMERY, *Les délices du pays de Liège*, t. 5, Liège, 1744, p. 297-298. - Th. GOBERT, *Liège à travers les âges : les rues de Liège*. Réédition, Bruxelles, 1975-1978 (cité ci-après GOBERT tout court), t. 11, p. 67. - KAIRIS, p. 89 et 201.

<sup>48</sup> LOSKOUTOFF, *o. c.*, p. 242.

<sup>49</sup> KAIRIS, p. 34 et 170.

S'il a suivi le conseil que lui donnait Colbert dans une missive datée du 21 novembre 1653, le cardinal-ministre a fait entrer l'*agent* liégeois dans une *bella combinazione*, un trafic d'ambre<sup>50</sup>.

## INVENIT

*Ouvrage entrepris & finy par IEAN VALDOR, Liegeois, Calcographe du Roy/Le tout par commandement de leurs majestés* lit-on vers la fin de l'interminable titre des *Triumphes*. L'intéressé se présente donc comme le promoteur de l'entreprise. Mais il se proclame aussi l'*inventor*, l'auteur des compositions, pour beaucoup d'entre elles en tout cas. Il fait graver *Enrichy de Figures inventées par Jean Valdor Liégeois* sur le frontispice de la deuxième partie (fig. 3), et de même, avec *calcographe du Roy* au lieu de *Liégeois*, sur celui de la troisième (fig. 6), visant dans les deux cas la totalité des deux parties. Il a signé *I. Valdor Inv.* la planche finale de la deuxième (fig. 4), dont le commentaire confirme d'entrée de jeu : [...] *le sr VALDOR par ses belles inventions* [...]. Confirmation dans la missive du roi à Corneille : *j'ay crû que pour rendre cet ouvrage parfait, ie deuois vous en laisser l'expression, & à Valdor les desseins ; & que j'ay veu par ce qu'il a fait, que son Invention auoit répondu à mon attente*. Confirmation encore sous la plume de Michel de Marolles : *Il y a 149 pièces de l'invention de Jean Valdor, & gravées par divers Maistres, qui n'ont pas marqué leur nom*<sup>51</sup>.

Aucune revendication pour l'illustration de la dernière partie, ce qui n'a rien de surprenant, ni pour deux planches importantes entre toutes, le portrait de Louis XIV et celui d'Anne d'Autriche, ce qu'il faudra tenter d'expliquer.

Pierre-Jean Mariette (1694-1774) présente les choses sous un jour franchement hostile. À l'en croire, Valdor *se donnoit pour peintre et ne peignoit point ; il entreprenoit des ouvrages qu'il faisoit exécuter par d'habiles gens qui luy étoient dévoués*<sup>52</sup>. Précisions dans un autre

<sup>50</sup> C. DULONG, *Mazarin*, Paris, 2010, p. 325. À en croire l'auteur, qui ne cite pas sa source, Valdor est maintes fois mentionné dans la correspondance du cardinal-ministre. Il n'apparaît pas dans les *Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère*, éditées par A. Chéruel et G. d'Avenel en neuf volumes de 1872 à 1906.

<sup>51</sup> *Catalogue de livres d'estampes et de figures en taille douce*. Paris, 1666, p. 153. n° CCCLXXXVI.

<sup>52</sup> P.-J. MARIETTE, *Abecedario*, Ph. DE CHENNEVIÈRES et A. DE MONTAIGLON (éd.), Paris, 1851-1859 (cité ci-après *Abecedario* tout court), t. 4, p. 45.

passage : *Il vint à Paris, et en 1649 il y donna le livre des Triomphes de Louis le Juste, pour l'exécution duquel il emprunta différentes mains, tant dessinateurs que graveurs, voulant pourtant faire entendre que l'ouvrage étoit entièrement de lui, et s'en faisant un mérite auprès des grands. Aussi étoit-ce, à ce que j'ai ouï dire, un intriguant qui se mêloit de tout autre chose que de desseins*<sup>53</sup>.

Le détracteur, libraire-expert parisien grandement réputé qui avait la dent dure, aurait-il été indisposé par le concert d'éloges outranciers de la partie initiale des *Triomphes* ? Né près d'un demi-siècle après leur parution, il n'a pu s'informer auprès d'aucun des acteurs, en tout cas. Ce qu'il a *ouï dire* sortait selon toute apparence de la bouche de Jacques Prou, un graveur et peintre oublié qu'il a rencontré à Paris, en 1727, *dans un âge fort avancé*<sup>54</sup>.

*Intrigant*, admettons. Mais c'est flirter avec la calomnie que d'écrire *faire entendre que l'ouvrage étoit entièrement de lui*. Non moins contestable *se donnoit pour peintre* : si une ordonnance de Louis XIV fait de lui un dessinateur et peintre<sup>55</sup> et si un sonnet de Scudéry pour les *Triomphes* voit en lui un nouvel Apelle<sup>56</sup>, l'intéressé n'en est pas responsable.

*Il se piquoit d'être connoisseur ; c'étoit proprement un honeste brocanteur, et qui sçavoit faire valoir son mitridate lâche encore Mariette, sibyllin*<sup>57</sup>. Puisqu'il ne met pas la majuscule, il ne vise pas le pugnace ennemi des Romains, mais bien l'antidote qui porte son nom. Voir là une allusion au don des langues<sup>58</sup>, c'est postuler que le *Mithridates* publié par Conrad Gesner en 1555 n'était pas tombé dans l'oubli près de deux siècles plus tard. Déduire que Valdor a pu jouer le même rôle dans d'autres domaines<sup>59</sup>, ce n'est aucunement éclairant. Voici qui l'est davantage : *M<sup>me</sup> de Motteville disoit que les injures faisoient à Mazarin le même effet*

<sup>53</sup> *Abecedario*, t. 5, p. 356-357. Cf. A. BLUNT, *Stefano della Bella, Jean Valdor and cardinal Richelieu*, dans *Master drawings*, t. 16, 1978, p. 158-162 (cité ci-après BLUNT tout court), p. 162, n. 6 et 7.

<sup>54</sup> *Abecedario*, t. 5, p. 357 ; voir aussi t. 4, p. 222. Cf. BLUNT, p. 162, n. 7.

<sup>55</sup> P. CLÉMENT, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. 5, Paris, 1868, p. 527.- UHLMANN-FALIU, p. 27 ; pourquoi une erreur ne serait-elle guère probable ? Voir aussi F.-C. LONCHAMP, *Manuel du Bibliophile Français*, t. 1, Paris et Lausanne, 1927, p. 245 et 733 : Valdor est qualifié de peintre belge, entre autres peccadilles.

<sup>56</sup> *Triomphes*, première partie, non paginé.

<sup>57</sup> *Abecedario*, t. 4, p. 45.

<sup>58</sup> J. M. CHÂTELAINE et H. ARNHOLD, *War, Fame and the Classical Aesthetic*, dans *War and Peace in Europe*, Munich, 1997, p. 103 (communication de Pierre-Yves Kairis).

<sup>59</sup> BLUNT, p. 161-162 ; si l'auteur avait eu connaissance des activités commerciales, il n'aurait pas manqué d'en faire des gorges chaudes.

qu'à Mithridate le poison : elles lui servaient de nourriture<sup>60</sup>. Valdor a inlassablement avalé les couleuvres, tant à Liège, ce dont Mariette n'a évidemment rien su, qu'à Paris, ce dont il a pu recueillir le souvenir.

La diatribe de Mariette est pour Anthony Blunt parole d'évangile. Il va jusqu'à supposer que ce *charlatan* de Valdor s'est limité à choisir les sujets<sup>61</sup>, quand ceux qui avaient été proposés dans la supplique ont été presque tous rejetés. Il se dit par ailleurs tenté d'attribuer les encadrements des portraits à des Italiens attirés à Paris par Mazarin, faisant fond sur de simples analogies et perdant de vue que le Liégeois s'est longuement imprégné d'art romain<sup>62</sup>. Cela sent le parti pris.

Jacques Thuillier, qui se garde de le suivre sur ce dernier point, veut que Valdor ait fait participer son ami Bertholet sans lui rendre l'hommage dû. Son argumentation n'a rien de convaincant : il reconnaît la manière du peintre dans cinq des planches et enchaîne *comment croire que Bertholet Flémal, à Paris lors de l'établissement du volume, n'y a contribué en rien ? D'autant plus qu'en dehors des Triomphes une seule composition gravée peut être donnée avec certitude à la période parisienne de Valdor : le Repos de la sainte Famille en Égypte*<sup>63</sup>. C'est ne retenir que la gravure dédiée à Élisabeth de Choiseul et perdre de vue celle de Madeleine Séguier, toutes deux de 1644 ; elles seront étudiées ci-après.

Pierre-Yves Kairis emboîte le pas *avant tout sur une base stylistique*. Il est cependant loin d'aller jusqu'au oui franc et massif. Il est d'accord pour *Le Restablissement des ecclésiastiques en Béarn*, pour *Nancy* et pour *Perpignan*. Il ne l'est ni pour *Cazal*, ni pour *La Paix accordée au chef des rebelles*. Il ajoute *Rié* en minimisant les faiblesses : *la mise en page, quoique sobre, paraît un peu gauche, avec un Neptune comme suspendu dans le vide et un bateau dans un plan trop rapproché*<sup>64</sup>. Rien de beau, sauf la figure de Bellone<sup>65</sup>, et rien de plus carnavalesque que le bateau, à mes yeux.

Aucun des deux auteurs ne retient *La Digue* (p. 35). La Renommée qui sonne de la trompette se retrouve dans un portrait de Maximilien-Henri de Bavière gravé par Michel Natalis d'après Bertholet<sup>66</sup>, mais la

<sup>60</sup> DULONG, *o. c.*, p. 108.

<sup>61</sup> BLUNT, p. 161.

<sup>62</sup> BLUNT, p. 160.

<sup>63</sup> THUILLIER, *o. c.*, p. 13.

<sup>64</sup> KAIRIS, p. 202-203, G. 22 à 25.

<sup>65</sup> Ce n'est pas Minerve, le sixain de Corneille est probant à souhait ; le roi la repousse et ordonne à Neptune de l'emmener loin de lui (UHLMANN-FALIU, cat. 21.- KAIRIS, p. 202, G. 223).

<sup>66</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 22.- KAIRIS, p. 171 (PM. 185), n. 4 et p. 203 (G. 28) ; reproduction p. 82. Elle se retrouve ailleurs ; ainsi LOSKOUTOFF, *o. c.*, fig. 14 et 92.

ressemblance, d'ordre général, peut s'expliquer par un modèle commun. Il y a bien plus de finesse et d'élégance dans le savant portrait princier. La tête de *Sapientia* y est fort petite ; ses proportions sont étirées à la façon des maniéristes, trait récurrent chez Bertholet pour les femmes et pour les anges qui se retrouve dans les *Triumphes*. Si le nom du grand peintre liégeois n'y apparaît nulle part, le souvenir de son art n'est pas sans y planer. Ainsi encore des profils sévères, des drapés aux plis réguliers et des bâtisses vues de face. La planche de la guerre (fig. 7), si éloignée qu'elle soit de sa manière, n'est pas sans parenté avec le plus énigmatique de ses tableaux<sup>67</sup> : ciels déchirés d'éclairs, horribles dragons, cadavres et ossements... Mais l'explication est assurément à chercher du côté des liens tissés entre les deux amis, membres du *clan* liégeois formé à Rome, puis à Paris<sup>68</sup>.

Relation du même genre avec Charles Errard, brillant artiste français avec qui ils ont dû se lier à Rome l'un et l'autre<sup>69</sup>. Son grand dessin de Berlin partage avec la planche à l'Hercule (fig. 1) une mise en page peu banale, mais avec maintes différences. Élément commun frappant, le buste à l'antique du futur Roi-Soleil, inspiré sans doute de celui qui est attribué à Jacques Sarrazin et situé vers 1643, y est couronné par un angelot. Si sa création remonte au début des années 1650, il est postérieur aux *Triumphes*<sup>70</sup>.

La composition de *Cazal* passe pour dériver d'une œuvre d'Errard<sup>71</sup> ? Ce n'est pas solidement établi.

Le nom de Philippe de Champaigne a été avancé sans démonstration convaincante, de même, au sujet de bon nombre de portraits, dont celui de la reine<sup>72</sup>. Dans le cas de celui de Charles de Valois, duc d'Angoulême, la filiation, indiscutable, est au second degré : Valdor n'a pas fait copier la peinture, mais bien une gravure qui la reproduit<sup>73</sup>.

<sup>67</sup> KAIRIS, p. 116 (P. 6) ; reproduction p. 19.

<sup>68</sup> KAIRIS, p. 22 et 24 ; voir aussi p. 32.

<sup>69</sup> KAIRIS, p. 46-48.

<sup>70</sup> UHLMANN-FALIU, pl. V, fig. 11 et 11 bis.- COQUERY, *o. c.*, p. 320 et 391 (G. 476), reproduit p. 138 : l'auteur voit dans la planche le frontispice de l'ouvrage.- KAIRIS, p. 21, n. 81.

<sup>71</sup> UHLMANN-FALIU, p. 57 et cat. 25.- COQUERY, *o. c.*, p. 62-63 et 391.- KAIRIS, p. 202, n. 2.

<sup>72</sup> BLUNT, p. 160.- UHLMANN-FALIU, cat. 36, 41, 42, 45 et 52.

<sup>73</sup> B. DORIVAL, *Recherches sur les portraits gravés aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles d'après Philippe de Champaigne*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 6<sup>e</sup> période, t. 75, p. 280 (par un anonyme qu'on sait être Valdor).

Charles Le Brun, *grand ami* de Valdor et son obligé<sup>74</sup>, aurait pu lui apporter son concours sans demander qu'il soit mis en évidence. Mais voit-on Bertholet et Charles Errard apporter le leur à un ouvrage appelé au plus grand retentissement sans exiger que leurs noms y soient à tout le moins mentionnés ? Valdor n'avait rien de plus précieux que sa bonne renommée. Lancé dans une entreprise propre à faire bourdonner les envieux, il ne pouvait aucunement courir le risque de faire scandale. N'étant Français que d'*inclinaison*, il était exposé à la xénophobie cristallisée contre son protecteur, le *Mazarin*<sup>75</sup>.

Pour le frontispice de la troisième partie des *Triumphes* (fig. 8), il a fait copier celui que Michel Natalis avait gravé, d'après Giovanni Francesco Romanelli, pour un ouvrage de Francesco Barberini, choix qui ne doit certes rien au hasard<sup>76</sup>. Mais non sans modifications considérables : la figure féminine baisse le bras et lève les yeux ; elle brandit deux bâtons de maréchal enguirlandés de lauriers au lieu d'une palme ; elle est entourée de trophées supplémentaires, armes, torche enflammée, bouclier. Un dôme s'ajoute dans le haut, une opulente guirlande dans le bas. Même les moulures s'enrichissent.

Mais on n'admettra pas que Valdor a plagié l'architecture de la *Flagellation de saint André* de Domenico Zampieri, alias le Dominiquin, pour celle de *La paix d'Aletz*, ni qu'il a logné vers Rubens pour la planche de la guerre (fig. 7), ni qu'il a tiré l'encadrement du portrait de François de Bassompierre d'un livre publié en 1619 et celui de Bernard de Saxe d'un frontispice de Callot daté de 1620. Une ressemblance superficielle ne saurait permettre de diagnostiquer un emprunt *avec quelques variations*<sup>77</sup>.

L'Hercule garde du corps descend-il de celui d'Annibal Carrache<sup>78</sup> ? Il ne partage avec lui que la position assise, rare. Lysippe l'avait adoptée pour son *Heraklès épitrapezios*, dont le Louvre a deux versions fort mutilées ; Valdor a sans doute ignoré leur existence. Quant à l'*Hercule gaulois* de Puget, daté de 1661-1662, c'est peut-être un descendant. Comme ascendant possible, *mutatis mutandis*, l'*Arès assis Ludovisi*, découvert en 1622.

<sup>74</sup> KAIRIS, p. 35 et 89.

<sup>75</sup> Cinq mille *mazarinades* sont publiées entre le 13 mai 1648 et le 31 juillet 1653 ; elles regorgent d'insultes (J.-M. CONSTANT, *C'était la Fronde*, Paris, 2016, p. 227-228).

<sup>76</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 35.- LOSKOUTOFF, *o. c.*, p. 242.

<sup>77</sup> UHLMANN-FALIU, p. 57, cat. 25, 44, 56 et 71.

<sup>78</sup> COQUERY, *o. c.*, p. 391.

Les vingt planches du cœur de l'ouvrage sont de l'invention de Valdor, on fera bien de renoncer à en douter. Elles sont fort loin de mériter grande admiration<sup>79</sup>. L'approche est péniblement obsolète<sup>80</sup>. *Un langage tout de convention*<sup>81</sup>. Aucun rapport avec la pathétique réalité qui revit dans la célèbre série de Jacques Callot, *Les Misères et les Malheurs de la guerre*. Du théâtre. Des compositions mal balancées, des attitudes sans naturel, des proportions fausses, des chevaux médiocrement dessinés, des perspectives gauches, des murailles en carton-pâte, des nuées et des envolées de drapés d'une criante invraisemblance, des figures allégoriques loufoques (p. 15 et 19). Quant à Louis le Juste, accoutré en Germanicus vu par Lulli, il tourne presque constamment en profil absolu un visage fort peu expressif (fig. 4). Le dessinateur a été trahi peu ou prou par les graveurs, on peut l'admettre. Il avait peu de talent, on doit en convenir.

Quatre dessins, pas plus, ont été mis sous son nom. Aucun n'a de lien avec les *Triumphes*. Trois en ont un avec des estampes éditées par ses soins, auxquelles je m'attacherai ci-après. L'un d'eux est la préparation du portrait allégorique d'Anne d'Autriche ; les faiblesses y sont patentes, surtout dans les corps d'enfants, très maladroits<sup>82</sup>. Deux des autres passent, mais à tort, pour avoir joué le même rôle. L'un, *Agar dans le désert*, dédicacé à Madeleine Séguier, n'est sans doute pas de lui. L'autre, une *Rencontre de David et d'Abigail* qui grouille de petits personnages, fort dans la veine de Callot, porte avec une signature convaincante une date éborgnée, *Joannes Valdor Leodiensis Invenit et fecit Parisiis 164*, ce qui le situe entre 1640, ou mieux entre 1643 au plus tôt, et 1649<sup>83</sup>. Quant au quatrième, il doit être rendu à Stefano della Bella<sup>84</sup>.

Valdor s'est entouré de collaborateurs chargés de mettre ses esquisses au net, leur laissant le soin de meubler les fonds, se limitant à camper les personnages principaux<sup>85</sup>. J'en veux pour preuve la relation entre *La paix*

---

<sup>79</sup> Les admirateurs ne perdent pas tout sens critique : *Les personnages manquent ici d'élégance... le reste est raide... Cette planche a peu de relief, le dessin en quelques parties est maigre... les figures allégoriques ont des attitudes exagérées* (RENIER, p. 148-151). *Cette gravure composite manque d'harmonie... Les autres personnages, petits et un peu balourds manquent de noblesse... Les trois protagonistes manquent cependant d'élégance* (UHLMANN-FALIU, cat. 22 et 31). Ce ne sont là que des exemples.

<sup>80</sup> La dernière phrase du long commentaire de la planche de la guerre n'est cependant pas sans résonances actuelles, accablantes : *bien que la guerre soit mere de toutes les cruautés les plus inhumaines & barbares du monde, elle est toutefois mere de justice, pour punir les méchants, les rebelles, & les usurpateurs...*

<sup>81</sup> J. THUILLIER, *Georges de La Tour*, Paris, 1992, p. 99.

<sup>82</sup> UHLMANN-FALIU, p. 35 et cat. 8\*.

<sup>83</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 5\* et 5.

<sup>84</sup> BLUNT, p. 158-162.

<sup>85</sup> Voir *L'œil d'or*, Claude Mellan, Paris, 1988, p. 30-31 (collaboration avec Simon Vouet).

*accordée aux chefs des Rebelles* (p. 59) et un petit tableau présumé liégeois : son auteur inconnu est parti du dessin de Valdor, sans l'inversion qui s'impose à la gravure du fait de l'impression, et il a placé le groupe devant un fond de son cru, tout différent<sup>86</sup>.

Les lions qui se voient aux pages 21, 47 et 71 de la deuxième partie et à la page 31 de la troisième, acceptables sans plus, et certain avorton proprement répugnant (fig. 9) n'ont assurément pas été crayonnés par le même dessinateur.

Rien d'étonnant donc si les planches diffèrent indiscutablement les unes des autres, et pas peu. L'explication est à chercher aussi du côté des graveurs en cause, mais davantage encore du côté de la personnalité artistique de Valdor, dénuée de la force qu'avait celle de Bertholet. Lorsqu'il se pose en créateur, il butine d'abondance à gauche et à droite, lorgnant au gré des sujets tantôt vers le baroque (fig. 7), tantôt vers le classicisme (fig. 3 et 6), jusqu'à s'inscrire dans l'atticisme<sup>87</sup>, tantôt panachant (fig. 1 et 4), et sans rompre avec le maniérisme (fig. 5).

Pas question d'invention pour les portraits proprement dits, bien évidemment. Valdor ne peut garantir leur exactitude dans chacun des cas, il l'avoue. Il redit qu'il n'a pas eu le privilège de naître Français, cette fois pour s'en faire un bouclier contre la critique, ce qui n'a pas de sens. Mieux eût valu souligner qu'un grand capitaine n'a guère le loisir de prendre la pose, et surtout que les élus étaient en bon nombre passés de vie à trépas. Ainsi du roi de Suède, tué à la bataille de Lützen en 1632, dont il a fait copier le portrait gravé par Paul Pontius d'après Van Dyck<sup>88</sup>. Ainsi de Henri II de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632 sur ordre de Richelieu, ainsi de Charles de Créquy, duc de Lesdiguières, tué en 1638 d'un coup de canon, ainsi de Jean de Saint-Bonnet, marquis de Toiras, mort au combat en 1636. Dans chacun de ces trois cas, d'admirables portraits de Claude Mellan ont été copiés. Mais pas textuellement : le cadrage est plus serré, le clair-obscur moins contrasté, la vie un peu moins présente, les cuirasses sont simplifiées et les cols sont privés de leur superbe dentelle<sup>89</sup>. De même encore, probablement, pour François de Bassompierre, portraituré par Michel Lasne en 1646,

<sup>86</sup> KAIRIS, p. 202, fig. 64 et 65.

<sup>87</sup> KAIRIS, p. 202 et 203.

<sup>88</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 38.

<sup>89</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 38, 51 et 54.- M. PRÉAUD, *Graveurs du XVII<sup>e</sup> siècle (Inventaire du Fonds français)*, t. 17, 1988, n° 164, 199 et 328. Voir aussi *L'œil d'or*, o. c., cat. 103-105.

COMBATTANT.



Pande oculos, iam pande, tuos Soboles, Tremendū  
 Excidit è manibus, recevunt quod crimina, fulmen,  
 Inflammato, dum te fistis, telo exiis itam,  
 Et quæcunque tuos furor illi augmenta ministras,  
 Intraum fedare tui novere dolores,  
 Nec, Remem al pœnicor, memos est punire nocentē.

WALDOR

Fig. 9 – La reduction de St-Jean d'Angeli, p. 19 de la 2<sup>e</sup> partie des Triomphes, d'après Valdor, burin, 291 x 226.

© IRPA-KIK, Bruxelles.

l'année même de sa mort<sup>90</sup>. Pareil recours aux portraits gravés ne saurait étonner, compte tenu de leur prolifération ; la collection personnelle de Valdor devait en regorger<sup>91</sup>.

L'inversion en miroir qu'impose l'impression est tenue pour négligeable, étonnante désinvolture inscrite dans les mœurs du temps<sup>92</sup>. Le nævus du duc de Créquy passe d'une joue à l'autre. Onze des hommes de guerre portent l'écharpe sur l'épaule gauche<sup>93</sup>.

Les *Triumphes* ont en retour offert aux graveurs de portraits une riche provende. Celui du maréchal de Guébriant a été copié par Robert Nanteuil, de magistrale façon, pour le frontispice d'un ouvrage publié en 1656 ; la mouche ronde et noire fort voyante qui marque la joue passe de la gauche à la droite<sup>94</sup>. Celui de Charles de Mayenne se retrouve, inversé de même, gravé par Daret dans les *Tableaux historiques où sont gravez les illustres françois et estrangers* (1652)<sup>95</sup>.

Valdor n'avait rien d'un portraitiste de haut vol ; son portrait allégorique d'Anne d'Autriche ne prouve certainement pas le contraire. Mais c'est lui, n'en déplaise à Blunt, qui a dessiné les projets des encadrements. Pour ceux qui étaient symétriques, une moitié suffisait.

## SCULPSIT

Dans la préface amphigourique dont il se fend, le maître d'œuvre ne cache en aucune façon qu'il a fait appel à une pléiade de collaborateurs. S'il se flatte de n'avoir point *terny... par quelque trait de Burin* la gloire du roi et de ses brillants seconds, c'est pour d'enchaîner *n'ayant pas manqué de visiter et de consulter ceux du Mestier, & d'emprunter dans mon Art le secours des plus considérables Artisans de l'Europe*. Il se garde bien de confesser que son Europe, hors la France, se réduit à l'Italie et à la principauté de Liège, et qu'il n'a rien gravé lui-même, ou si peu. Il cultive le flou en vue de tirer la couverture à lui, cela saute aux yeux.

<sup>90</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 56.

<sup>91</sup> UHLMANN-FALIU, p. 57-58 et 63.

<sup>92</sup> DORIVAL, *o. c.*, p. 274-275.

<sup>93</sup> Voir p. 7, 19, 39, 43, 51, 55, 99, 111, 119, 127 et 131.

<sup>94</sup> ADAMCZACK, *o. c.*, cat. 79 (*d'après un anonyme*).

<sup>95</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 48.

Il n'allait pas se charger d'une besogne propre à dévorer son temps, le travail du burin étant tout de lente application, alors que pesait sur ses épaules une écrasante recherche de documentation. Nulle part on ne voit son nom suivi de *sculpsit*, en usage pour le burin, ou de *fecit*, en usage pour l'eau-forte. S'il avait fait tout ce que lui donnent ses admirateurs les plus exaltés, six années n'auraient pas suffi. Je m'inscris donc en faux contre Renier, si fâcheusement enivré d'esprit de clocher, mais aussi contre les auteurs moutonniers qui l'ont suivi les yeux fermés<sup>96</sup>.

Valdor a certes pu mettre la main à la pâte par suite de circonstances exceptionnelles, telle une défection inopinée. *On voit de lui quelques paysages qu'il a gravés sur le goût de Wenceslas Hollar*<sup>97</sup> ; ce n'est plus vrai à l'heure présente. Un portrait au burin de l'apothicaire Hendrik De Raeff, alias *Henri Corvinus*, gravé d'après celui qu'avait peint la fille du modèle, est signé *I. Valdor F. Romae*<sup>98</sup>. L'estampe date de 1636 ou 1637, car le vieillard, alors âgé de 82 ans, était né en 1554. En 1640, à Rome encore, le graveur liégeois expatrié s'était attelé à la représentation d'un spectaculaire *Catafalque* dressé par les jésuites l'année précédente ; la verbeuse dédicace en langue italienne fait son éloge : *da me fatto intagliare dal Sig<sup>r</sup> Giovanni Valdor giouane de eccelente riuscita nell'arte*<sup>99</sup>. Deux des planches des *Triumphes* sont de sa main : *La Paix accordée aux chefs des Rebelles* et *Louis XIII pardonnant aux rebelles qui s'étoient emparés du Château de Caën*, cette dernière à l'exception du paysage qui l'est à l'eau-forte par *Claude Goyrand sur le dessein d'herman* (van Swanevelt) ; c'est Mariette qui l'a écrit<sup>100</sup>. Elles ne se ressemblent guère et ne sortent pas du lot.

Stefano della Bella, éminent aquafortiste italien qui a séjourné à Paris au bon moment, est à créditer, lui, d'une contribution de première importance. Sa signature est à repérer ici et là, en caractères si petits qu'ils sont quasi

<sup>96</sup> Dont X. de Theux de Montjardin (*Bibliographie liégeoise*, 2<sup>e</sup> éd., Bruges, [s.d.], col. 1354), qui s'arroge le droit de l'annexer. Incorporer dans sa totalité l'œuvre de Valdor dans un catalogue qui se veut exhaustif (UHLMANN-FALIU, p. 126-158), c'est légitime. L'incorporer, à l'exclusion de la dernière partie, dans un ouvrage entièrement consacré à la gravure (*HDF*, t. 32, dun° 4 aun° 97), ce n'est l'est pas ; la rédaction déclare forfait... en page 5. Ranger Valdor parmi les Flamands, c'est une erreur invétérée. De même pour Michel Natalis, dont la notice (*HDF*, t. 14, p. 127-131) est privée, sans nulle justification, d'illustration, et même de numérotation, si ce n'est celle de Renier.

<sup>97</sup> ABRY, *o. c.*, p. 276-277.

<sup>98</sup> UHLMANN-FALIU, p. 37 et cat. 1.- *HDF*, t. 32, 1988, n° 3.

<sup>99</sup> UHLMANN-FALIU, p. 37-38 et cat. 2 ; voir aussi p. 39-42 et cat. 4.- *HDF*, t. 32, 1988, n° 2 ; voir aussi p. 114, n° 1 et p. 116, n° 3. Cette dédicace, Mariette l'a lue fort distraitemment : *Abecedario*, t. 5, p. 356. Doutes poussés trop loin : KAÏRIS, p. 18, 89 et 202.

<sup>100</sup> UHLMANN-FALIU, p. 57 et cat. 14 et 28 ; on partage la perplexité de l'auteur.

invisibles à l'œil nu. On déchiffre *S. D. Bella in. f.* sous les beaux en-têtes qui somment les épitres, et *S. D. Bella* au bas de la planche double de la dernière partie qui est prise entre les pages 39 et 40, le *Combat naval du duc de Guyse devant La Rochelle 1622* (fig. 8). On découvre le monogramme SDB, en lettres entrelacées, sur l'une de celles qui suivent la page 106, la *Deffaite de l'armée et prise du général Lamboy*.

Mariette, qui corrompt le nom du graveur italien d'une manière invétérée dans l'Hexagone et mal supportée ailleurs, surtout dans la Botte, en sait long à son sujet. Il livre de précieuses informations sur sa participation aux *Triumphes*. Il ajoute aux quatre (il n'en compte que deux) en-têtes des épitres leurs deux *lettres grises*, les initiales de Sire et de Madame. Il donne des détails fort précis : *La Belle a gravé*, écrit-il, *le monument à la gloire de Louis XIII, dont l'architecture est gravée par Jean Marot, deux batailles dont une navale, le fonds de la planche où est représenté le roy qui vient de faire la conquête de la Rochelle ; le fonds de cette pièce est la vue de la digue de la Rochelle. La plupart des dessins des devises sont de La Belle, ceux surtout où il y a des animaux ; j'en ay veu quelques-uns parmi les desseins de M. Boulle. Une partie de ces devises est gravée par Silvestre, l'autre par Richer*<sup>101</sup>.

Charles-Antoine Jombert (1712-1784), qui s'est mis en devoir de dresser le catalogue de l'œuvre de Stefano et n'a pas manqué de se pencher sur les *Triumphes*, apporte des retouches à la liste de Mariette. Il ajoute la planche du *Tombeau*, mais en partie seulement : le tableau, les deux personnages mythologiques et le cartel. Pour le fond de la planche à l'obélisque (dont il fait une pyramide, ce qui a fait tache d'huile), il ne retient que le dessin ; la gravure, il l'attribue à Claude Goyrand<sup>102</sup>. Il donne à Stefano, avec un commentaire élogieux, le dessin de deux planches de plus parmi celles de la dernière partie. Il se montre capable d'une belle prudence. *Le fond paroît gravé par la Belle* écrit-il au sujet de *La Digue*. Les cent et cinq emblèmes de la troisième partie lui *paroissent pour la plupart dessinés, & même quelques-uns gravés par la Belle*. Pour ceux de la régente, il se montre catégorique<sup>103</sup>.

<sup>101</sup> *Abecedario*, t. 2, p. 84-85 ; pas de notice sur Richer.

<sup>102</sup> L'attribution est accueillie avec réserve : WEIGERT, *o. c.*, t. 5, Paris, 1968, p. 23, n° 132.- *HDF*, t. 32, p. 118, n° 6.- Voir aussi *L'œil d'or, o. c.*, p. 87-88. Rien au sujet des *Triumphes* dans la brève notice allouée à Goyrand dans l'*Abecedario* (t. 2, p. 327).

<sup>103</sup> *Essai d'un catalogue de l'œuvre d'Étienne della Bella*, Paris, 1772, p. 159, n° 166. Corrections et doutes : A. DE VESME, *Le peintre-graveur italien*. Milan, 1906, cat. 952-957, 989 et 990.- BLUNT, p. 162, n. 11.

Nombreuses sont les planches de qualité modeste qui sont dans la manière du graveur italien sans avoir sa verve et sans porter sa signature. Elles doivent être d'un collaborateur modeste qui a les gravées sous sa surveillance d'après des dessins de sa main, Goyrand peut-être. Ainsi des *Devises*, pour lesquelles Valdor lui a sans doute donné carte blanche.

Gabriel Ladame a inscrit son nom sur le *Triomphe* de Hesdin<sup>104</sup> (p. 71 de la deuxième partie), accompagné du verbe latin *fecit*, et sur l'allégorie de la guerre (fig. 7), avec un *scupsit* veuf de son *l*. Les deux mots sont coupés par le trait carré, d'inélégante façon. Mariette et Jombert passent sous silence cet obscur *artisan*.

Tout comme René Lochon, qui a mis son monogramme dans le coin inférieur gauche du portrait du cardinal de La Vallette<sup>105</sup>, et nulle part ailleurs. Il devait être tout jeune, même s'il est né, sans nul doute, bien avant 1636<sup>106</sup>.

Louis Richer a signé l'une des planches de la dernière partie, la *Reduction de Wolfembutel* (après la p. 106), ce que Jombert n'ignore pas, mais non les deux planches de la deuxième qui lui ont été attribuées<sup>107</sup>.

Les lettres E (?) I MA se lisent sur la plinthe du *Tombeau de Louis le Juste* (fig. 4). Seraient-elles les initiales de Jean Marot<sup>108</sup>, placées de manière inusitée parce qu'elles ne visent que l'architecture ? Pourquoi aurait-il agi de pareille façon alors qu'il ne l'a pas fait pour la planche à l'obélisque (fig. 3) ? Pourquoi des capitales si peu soignées ? Si la première lettre n'est pas un E, mais une F pour *Fecit*, pourquoi est-elle en tête ? Aucune explication ne me vient à l'esprit.

Michel Natalis a mis sa signature sur la planche à l'Hercule (fig. 1). Le baron de Chestret de Haneffe l'a repérée à *grands renforts de bésicles*<sup>109</sup>. Louis Lebeer s'est résigné à le croire sur parole, l'ayant cherchée en vain<sup>110</sup>.

<sup>104</sup> WEIGERT, *o. c.*, t. 6, 1973, p. 19, n° 42 ; la planche de la guerre n'est pas répertoriée. Voir aussi *L'œil d'or, o. c.*, p. 86. Pas de notice dans *l'Abecedario*.

<sup>105</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 66.

<sup>106</sup> *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart*, t. 23, Leipzig, 1929, p. 308.

<sup>107</sup> UHLMANN-FALIU, p. 56. Voir aussi P.-J. MARIETTE, *Catalogues de la collection d'estampes de Jean V, roi de Portugal*, Ph. ROUILLARD (éd.), M.-Th. MANDROUX-FRANÇA et M. PRÉAUD (dir.), Paris, 1996, t. 2, p. 199 ; merci à Pierre-Yves Kairis, grâce à qui j'ai pu en prendre connaissance.

<sup>108</sup> RENIER, p. 156.- DE VESME, *o. c.*, p. 252, n° 955.- UHLMANN-FALIU, p. 57 et cat. 34.

<sup>109</sup> J. DE CHESTRET DE HANEFFE, *Natalis, Michel*, dans *Biographie nationale*, t. 15, 1899, col. 481-486. Il s'abstient d'indiquer où elle se cache, on se demande bien pourquoi.

<sup>110</sup> L. LEBEER, *La gravure*, dans *Art mosan*, Liège, 1951, p. 132. Blunt (p. 160) et Coquery (p. 391, G. 476) ignorent l'un et l'autre que la planche est signée.

Émile Tasset l'avait trouvée, mais son articulet était resté ignoré<sup>111</sup>. Elle est glissée, minuscule, en bordure d'un nuage, loin du bord inférieur, où était sa place normale. Et ce n'est pas la seule anomalie : elle est suivie d'une seule lettre, une F majuscule. Si c'était une eau-forte, on devrait avoir *fe* (*fecit*) en minuscules, et comme c'est un burin *sc* (*sculpsit*)<sup>112</sup>.

Natalis, qui s'est surpassé là, encore que le bras gauche soit fort mal dessiné<sup>113</sup>, aurait-il assez ajouté du sien au dessin préparatoire pour arracher le droit de glisser son nom en toute discrétion, sans obtenir celui de le faire figurer conformément à l'usage établi, octroyé pourtant à Stefano della Bella ? Même à peine visible, il n'aurait pu échapper durablement à l'attention de Valdor, qui n'était certes pas homme à renoncer à faire figure d'auteur de la planche, la plus marquante de toutes.

Elles sont anonymes dans leur écrasante majorité, en contraste frappant avec les contributions de caractère littéraire. Marot et Goyrand n'ont signé ni l'un ni l'autre la planche à l'obélisque. Israël Silvestre, talentueux aquafortiste spécialisé dans les paysages dont la participation est bien attestée, n'a mis son nom nulle part. Celui de Richer ne se lit que sur une des trois planches mises à son crédit, on vient de le voir. Celui de Samuel Bernard n'apparaît sur aucune des trois planches, d'une élégante fermeté, que Mariette lui attribue, peut-être à la légèreté<sup>114</sup>.

Celui de Pierre Drevet, avancé de façon répétitive sans argumentation<sup>115</sup>, est à rejeter, compte tenu de la sécheresse de son faire<sup>116</sup> ; on comparera son portrait de Henri II de Montmorency avec celui des *Triomphes*. Les autres propositions faites<sup>117</sup> sont toutes d'une fragilité flagrante. Dans l'état actuel des connaissances, l'ambition de partir de l'analyse de style pour mettre un nom sur les planches qui n'en portent pas semble bien vaine.

---

<sup>111</sup> É. TASSET, *Un mot sur le 3<sup>e</sup> Valdor, calcographe de Louis XIV*, dans *Journal des beaux-arts et de la littérature* (Bruxelles), n° 18, 30 septembre 1873. Une lacune dans les collections de la Bibliothèque générale de l'ULiège me contraint à le citer de seconde main : KAIRIS, p. 21, n. 81.

<sup>112</sup> Du moins selon la règle générale, qui n'est pas toujours respectée. Ladame y perd son latin, pour rappel. Valdor met un F majuscule sur son *Corvinus*. Natalis met *fe* sur le portrait au burin de son prince (KAIRIS, p. 203, G. 28 ; reproduction p. 82).

<sup>113</sup> *Quoyque Natalis ne fut pas un fort bon dessinateur...* (*Abecedario*, t. 4, p. 45).

<sup>114</sup> UHLMANN-FALIU, p. 57.- KAIRIS, p. 201-203, G. 23-25. Pas question des *Triomphes*, ni même de gravure dans la notice qu'il a dans l'*Abecedario* (t. 1, p. 124). Aucun écho dans l'inventaire de référence, où l'on apprend que l'artiste préférerait l'eau-forte au burin : WEIGERT, *o. c.*, t. 1, Paris, 1939, p. 366-370. Le doute est de mise.

<sup>115</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 38, 39, 45, 47, 48, 50, 51, 55, 58, 63, 67 et 70.

<sup>116</sup> WEIGERT, *o. c.*, t. 3, Paris, 1954, p. 244 et p. 272-291, n° 219-334.

<sup>117</sup> UHLMANN-FALIU, p. 55-57.

La réalisation d'une matrice par deux exécutants différents, nullement douteuse, est à mettre en exergue<sup>118</sup>. Dans le portrait du chancelier Séguier, *les masque ou teste me paroissent de Gilles Rousselet, tous les accompagnemens n'en étant certainement point écrit Mariette*<sup>119</sup>. Les gravures à quatre mains ne portent aucune signature, que je sache.

## HENRI DE FLÉMALLE L'UN DES GRAVEURS, EN ÉQUIPE AVEC NATALIS ?

Deux estampes du frère cadet de Bertholet ont été découvertes, deux seulement, et en un seul exemplaire. L'une d'elles porte son nom et celui de son aîné (fig. 10). L'autre, inachevée, est muette<sup>120</sup>. Aucune des deux n'est datée. Henri n'a pu apprendre que les rudiments de l'art sous la houlette de l'orfèvre liégeois, resté inconnu, qui l'a pris comme apprenti, à l'âge de quatorze ans, en 1638, pour quatre années au moins<sup>121</sup>. C'est Michel Natalis, son aîné de quatorze ans, qui a pris le relais, ou je me trompe fort<sup>122</sup>.

Ce dernier *aurait gravé une partie des portraits* alignés dans les *Triumphes*, écrit Mariette au conditionnel, non sans exprimer sa vive admiration pour lui, spécialement comme portraitiste<sup>123</sup>. Une partie de tous les portraits, les visages, je m'en suis convaincu. Tous sont du même burin savant, typique du *beau métier* dont ce graveur de très grand talent avait acquis la parfaite maîtrise, spécialement affichée dans l'emploi du pointillé. Les différences de l'un à l'autre ne sauraient prouver le contraire, s'agissant d'un maître qui se plaît à varier sa manière<sup>124</sup>. On comparera celui de Mazarin et celui de Charles de Méan (fig. 11 et 12).

Les visages seulement, à l'exclusion du reste du buste, laissé, avec le fond et l'encadrement, à l'autre Liégeois, au talent tout juste suffisant. À l'exception du portrait du cardinal de La Vallette, pour lequel Lochon

<sup>118</sup> WEIGERT, *o. c.*, t. 5, Paris, 1968, p. 16.- UHLMANN-FALIU, p. 56.

<sup>119</sup> UHLMANN-FALIU, p. 41 et cat. 6. Organisation parfaitement attestée dans le cas de Robert Nanteuil : ADAMCZACK, *o. c.*, p. 59.

<sup>120</sup> KAIRIS, p. 14, 196 et 198 (G. 6 et G. 14) ; voir aussi p. 156 (PM. 32) ; reproductions p. 14.  
<sup>121</sup> J. BREUER, *Les orfèvres du pays de Liège. Une Liste de Membres du Métier*, dans *Bulletin de la Société des bibliophiles liégeois*, t. 13, 1935, n° 1393.- COLMAN, p. 36.

<sup>122</sup> Il est de retour à Liège dès 1639 (RENIER, p. 369. Y vit-il en 1642 (HDF, t. 14, p. 127) ? Cela reste à prouver.

<sup>123</sup> *Abecedario*, t. 4, p. 43. Les *Triumphes* sont datés là de 1645. Coquille ou distraction.

<sup>124</sup> RENIER, p. 373-374.- DE CHESTRET DE HANEFFE, *o. c.*, col. 485.



Fig. 10 — La sainte famille avec saint Jean-Baptiste enfant et sainte Élisabeth, d'après Bertholet Flémal, signé *Henrij Flémalle sculpsit*, burin, 338 x 229. Londres, British Museum, inv. 1859,0806.355. ©Trustees of the British Museum.



Fig. 11 – *Portrait de Mazarin*, p. 27 de la troisième partie des *Triumphes*,  
ici attribué à Michel Natalis pour le visage et à Henri de Flémalle pour le reste,  
burin. Détail. ± macro 2X. © ULiège.



Fig. 12 – *Portrait de Charles de Méan*, par Michel Natalis, burin, 1653  
(*Ad jus civile Leodiensium*, t. 2, Liège, 1654). Détail. ± macro 2X.

© IRPA-KIK, Bruxelles.

s'est substitué à lui, tandis que le visage doit être de Natalis comme les autres. Le tore qui encercle le médaillon n'a pas été parachevé, preuve de plus de bâclage dans la précipitation. Pressé d'en terminer, contraint d'appeler à la rescousse au pied levé et dès lors de lâcher du lest, Valdor a dû renoncer à imposer l'anonymat. C'est ainsi, du moins, que je vois les choses.

Pour le portrait de la reine, un quatuor s'est mobilisé : Natalis et Flémalle ont laissé à Stefano della Bella les *devises*, dans ce cas-là intégrées à la planche ; à Valdor la conception de l'ensemble, rien de plus, rien de moins.

Ainsi, deux équipes : une liégeoise, restreinte, réduite à Michel Natalis et Henri de Flémalle, et une parisienne, autour de Stefano della Bella, avec Goyrand, Silvestre et Marot ; Ladame, Richer et Lochon, et peut-être Bernard, quant à eux, ont suppléé l'un ou l'autre défaillant. Au total, une dizaine de plumes, de burins et de pointes s'activant simultanément rien que pour l'illustration.

*Je crois que c'étoit la coutume de Natalis de graver ses planches à Liège et de les envoyer ou apporter quelques fois luy même à Paris, lorsqu'il les avoit finies, écrit encore Mariette*<sup>125</sup>. Les matrices de la troisième partie des *Triumphes* n'auraient-elles pas été gravées dans notre ville, passant commodément de mains en mains ?

Si Flémalle a été recruté, c'est sans doute parce que le salaire qu'aurait exigé un graveur parisien, même peu réputé, devait dépasser de beaucoup celui dont pouvait se contenter un obscur Liégeois âgé de vingt ans tout au plus. Faut-il du coup lui attribuer par surcroît les planches anonymes de la dernière partie ? Je m'en sens fort tenté.

Sa collaboration à l'entreprise des *Triumphes* pourrait bien s'être soldée par une brouille inexplicable, soit parce qu'il souffrait d'être confiné dans l'anonymat, soit parce qu'il s'estimait trop chichement rétribué, voire les deux. Ainsi pourrait-on expliquer le silence de son neveu, sans perdre de vue qu'il écrit vingt-cinq ans après son décès et qu'il est né presque vingt ans après la parution des *Triumphes*. Jean Valdor et Bertholet Flémal ont frôlé la dispute au sujet du prix d'un portrait et d'un vêtement de grand luxe... de seconde main<sup>126</sup>.

---

<sup>125</sup> Et d'enchaîner *c'est ainsi qu'en usoient M<sup>s</sup> Poilly, étant à Abbeville (Abecedario, t. 4, p. 46). Natalis (1611-1668), qui était à Rome en 1632 et 1633, se trouve à Paris en 1646 et 1647 (DE CHESTRET DE HANEFFE, o. c., col. 484.- HDF, t. 14, p. 127).*

<sup>126</sup> KAIRIS, p. 30, 32 et 93.

Henri s'est-il trouvé dans la capitale française avant le premier séjour de Bertholet, situé vers 1645-1646<sup>127</sup> ? Est-ce Valdor qui l'y a attiré ? Y a-t-il fait un séjour prolongé ? En est-il revenu pour de bon avant la sortie de presse des *Triumphes* ? Lorsque le baptême de l'aîné de ses huit enfants est célébré le 18 juin 1648<sup>128</sup>, il n'est pas obligatoirement présent. Son mariage est à situer environ un an plus tôt ; l'enregistrement n'en a pas été retrouvé. Deux absences marquantes, inexpliquées : l'une le 13 mai 1650 à la réunion plénière tenue par les membres de la corporation qui exercent le métier<sup>129</sup>, l'autre dans un document fiscal daté de 1651<sup>130</sup>. L'année suivante, il est cité dans les archives de la Chambre des comptes<sup>131</sup>.

## UN ORFÈVRE LIÉGEOIS DE PREMIER PLAN

Il a atteint l'âge de 31 ans quand sa carrière comme orfèvre, brillante, commence à laisser des traces parlantes. La plus ancienne des pièces dûment inventoriées qui sont marquées de son poinçon, identifié avec certitude, remonte à 1655<sup>132</sup>. Un contrat passé le 1<sup>er</sup> décembre de cette même année le charge de la réalisation d'une statue de saint Barthélemy, ce qui ne pouvait aller à un maître de second rang<sup>133</sup>. Plusieurs autres du même genre suivront. Le dernier portera sur une statue de saint Joseph de hauteur naturelle destinée à la cathédrale Saint-Lambert ; achevée après son décès par son élève Nicolas-François Mivion, elle ne survivra pas à la Révolution<sup>134</sup>. Celles qui sont venues jusqu'à nous, au nombre de six, sont loin d'être aussi fastueuses. *Fruit de son séjour à Paris sans doute*<sup>135</sup>, c'était de ma part une conjecture sans fondement : en effet,

<sup>127</sup> KAIRIS, p. 20.

<sup>128</sup> JANS, p. 108.- KAIRIS, p. 14. Bertholet est le parrain, substitut du grand-père paternel, décédé sept ans plus tôt. L'enfant, Renier, porte le prénom de ce grand-père, qui est aussi celui de son arrière-grand-père et de son oncle.

<sup>129</sup> P. COLMAN et B. LHOIST-COLMAN, *Mathieu Scoville (1609-1676 au plus tôt) et son fils Eustache (1649-1724 au plus tard), orfèvres liégeois*, dans *BIAL*, t. 116, 2012, p. 38-40.

<sup>130</sup> *Description du rapport des vitres et bonniers...*, Liège, 1651. GOBERT, t. 5, 1976, p. 348, n. 170.

<sup>131</sup> JANS, p. 106.- KAIRIS, p. 14, n. 27.

<sup>132</sup> COLMAN, p. 39. Aucune ne relève du domaine civil, destructeur par nature.

<sup>133</sup> COLMAN, p. 665, n. 123.- JANS, p. 107 et 108.

<sup>134</sup> COLMAN, p. 66 et 67.

<sup>135</sup> COLMAN, p. 65.

Pierre de Fraïnsne le Vieux, dont il a pu être l'apprenti, reçoit dès 1622 la commande d'une statue d'argent<sup>136</sup>. Il décroche le poste envié d'orfèvre du chapitre cathédral en 1672<sup>137</sup>.

Est-ce sur les bords de la Seine et au contact de Jean Varin qu'il s'est forgé un talent accessoire, celui de médailleur ? On ne l'envisagera pas sans mesurer l'écart qui bée entre celui de l'un et celui de l'autre<sup>138</sup>. Ses initiales et la date de 1663 se lisent sur la médaille créée pour commémorer la reconstruction du pont des Arches<sup>139</sup>. La rapprocher d'une estampe attribuée à Natalis et parler de *Coincidence intéressante*<sup>140</sup>, c'est à mes yeux s'avancer à l'excès, surtout en raison de l'allure héraldique de la médaille : l'aigle bicéphale du Saint-Empire, que la gravure ne montre pas, s'y affirme impérieusement. Henri est en tout cas promu graveur des coins de la monnaie de la principauté le 28 mars 1662 ; il prête serment le 12 mai<sup>141</sup>.

En 1675, il assiste à la vente après décès de Bertholet ; il se fait adjuger un tableau pour une somme pharamineuse, par suite de *quelque artifice dont le sens nous échappe aujourd'hui*<sup>142</sup>. Il s'éteint le 14 avril 1686<sup>143</sup>.

<sup>136</sup> COLMAN, p. 63.

<sup>137</sup> É. PONCELET, *Les orfèvres de la cathédrale Saint-Lambert de Liège*, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 26, 1935, p. 132.

<sup>138</sup> É. TASSET, *Flémalle (Henri)*, dans *Biographie nationale*, t. 7, 1883, col. 102-104.- KAIRIS, p. 20, n. 79.

<sup>139</sup> V. TOURNEUR, *La médaille de la reconstruction du pont des Arches*, dans *Chronique archéologique du Pays de Liège*, t. 3, 1908, p. 40-43 (avec les références aux publications antérieures, nombreuses alors déjà). J. YERNAUX, *Les grands orfèvres liégeois du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 34, 1948, p. 75-76 et 77-78.- *Le siècle de Louis XIV au pays de Liège (1580-1723)*, Liège, 1975, n° 601. Sur ses autres médailles, voir *Recueil héraldique des bourgmestres de la noble cité de Liège*, Liège, 1720, p. 451.- É. TASSET, *o. c.*, col. 103-104.- L. FORRER, *A dictionary of medallists*, t. 2, Londres, 1904, p. 105.- V. TOURNEUR, *Les Médailleurs au Pays de Liège*, dans *Wallonia*, t. 14, 1906, p. 18-19.- J.-L. DENGIS, *Les monnaies de la Principauté de Liège*, t. 4, *Monnaies particulières, jetons, médailles, méreaux, trébuchets*, Wetteren, 2007, p. 81-83.

<sup>140</sup> KAIRIS, p. 24, n. 202 et p. 195.

<sup>141</sup> JANS, p. 106, n. 127, citant les archives de la Chambre des comptes. Cela ne fait pas de lui le graveur attiré du prince-évêque. Son élève et continuateur Nicolas-François Mivion devient le 3 décembre 1694 graveur et tailleur des coins des monnaies, médailles et jetons (S. BORMANS, *Chambre des Finances des princes-évêques de Liège. Table des octrois et rendages*, dans *BIAL*, t. 7, 1865, p. 75, publication où l'on cherche en vain le nom de Henri de Flémalle.

<sup>142</sup> KAIRIS, p. 93.

<sup>143</sup> JANS, p. 107.

## UN ENTREPRENEUR TOUJOURS SUR LA BRÈCHE

Valdor était *ad patres* depuis onze ans. Sa carrière avait été radicalement différente. À peine au bout de l'entreprise des *Triumphes*, il s'était vu chargé de monter le spectacle pyrotechnique mis sur pied à l'occasion du onzième anniversaire du roi, le 5 septembre 1649<sup>144</sup>. Il en avait fait tirer d'autres à ses frais, coûteusement, en 1660, 1661 et 1664, pour fêter divers heureux événements, non sans offrir aux Parisiens des fontaines de vin, dont *aucuns s'enyvrèrent*<sup>145</sup>.

Rétribué tout au long de l'élaboration des *Triumphes* sous la forme d'une pension annuelle, sans échéance à respecter, il ne s'était aucunement senti obligé de lui réserver la totalité de ses énergies : dès 1646, il avait noué des contacts avec le monde de la tapisserie à Anvers et à Bruxelles en s'aidant des liens familiaux de son épouse, et n'avait pas tardé à passer du négoce à la fabrication<sup>146</sup>. Mettant à profit le réseau commercial ainsi tissé, il avait étendu son activité au commerce des œuvres d'art, les miroirs encadrés d'argent en particulier, voire celui du marbre, du blanc de Carrare au noir de Theux<sup>147</sup>. Il a eu une fastueuse *montre* à la foire de Saint-Germain<sup>148</sup>.

Il n'avait pas manqué de tirer le plus grand profit du privilège accordé le 28 novembre 1651, renouvelé le 28 septembre 1668<sup>149</sup>, qui passera successivement à ses deux fils. Le cadet en fera argent, et en obtiendra une rente annuelle de 500 écus, excusez du peu<sup>150</sup>. Louis XIV en a accordé la confirmation en lui donnant pour limite *la frontière de Champagne*, une ordonnance imprimée datée du 31 août 1662 et une lettre adressée à Maximilien-Henri de Bavière le 5 septembre le font savoir<sup>151</sup>. Valdor avait dû le défendre bec et ongles<sup>152</sup>. Sentant ses droits menacés, il avait donné

<sup>144</sup> UHLMANN-FALIU, p. 15, 42 et 162, cat. 9.

<sup>145</sup> UHLMANN-FALIU, p. 24.

<sup>146</sup> UHLMANN-FALIU, p. 19-20 et 70-79.- KAIRIS, p. 89.

<sup>147</sup> UHLMANN-FALIU, p. 27, 69 et 166.- KAIRIS, p. 32, 33 et 36.

<sup>148</sup> UHLMANN-FALIU, p. 14, 16-17, 19-20, 67-69 et 175.- KAIRIS, p. 89 et 91. Prémices : la vente au cardinal Francesco Barberini, en 1639, d'un émail représentant sainte Madeleine (UHLMANN-FALIU, p. 11 et 36) ; de sa main ? supposition sans fondement.

<sup>149</sup> UHLMANN-FALIU, n. 106.

<sup>150</sup> GOBERT, t. II, p. 68-69.

<sup>151</sup> RENIER, p. 135-136.- UHLMANN-FALIU, p. 27 et 28.

<sup>152</sup> L. DESTRUVAUX, *Histoire des postes et messageries liégeoises (1580-1794)*, Liège, 1993, p. 85-91.

procuracion le 16 août à son ami très cher Gérard-Jean Douffet<sup>153</sup>. Les titres consignés par le notaire parisien répondent à ceux de l'ordonnance : *noble home Jean Valdor gentilhome servan du Roy, Conseiller et Intendant des bastimens de Monseigneur le duc d'Orléans, Agent de Son Altesse Electoralle de Cologne Evesque et Prince de Liège, propriétaire de la Messagerie de la dite ville de Liège en France*. L'acte notarié précise que Valdor demeure à *Paris aux galleries du Louvre*<sup>154</sup>. On lit sous sa signature *d'Orléans* ; formule lacunaire plutôt qu'indice d'un séjour sur les bords de la Loire. Plusieurs autres services de messagerie ont été sous sa gestion<sup>155</sup>.

### DICAT CONSECRATQ'

Valdor a cultivé assidûment l'art de se ménager des appuis. Son moyen de prédilection, la gravure pourvue d'une pompeuse dédicace en latin, était tout à fait dans l'air du temps. Une étude assez détaillée s'impose.

C'est de toute évidence pour se faire bien voir du cardinal Mazarin, et sans doute dès 1643 que notre homme charge Michel Lasne de graver son portrait. Le deuxième état le donne pour éditeur<sup>156</sup>. La découverte d'un troisième état, dédicacé, ne surprendrait pas.

Valdor n'a pas manqué pas de faire sa cour par ce procédé à la reine aussi. Il a édité en son honneur un portrait allégorique encombré de personnages<sup>157</sup> ; la Justice, très en vue, prend appui sur un grand faisceau de licteur, renvoi transparent aux armoiries du cardinal<sup>158</sup>. Le dessin préparatoire, longtemps attribué à Nanteuil, est venu jusqu'à nous<sup>159</sup>. Il a été gravé par à un exécutant sans grand talent dont le monogramme, LE, garde son mystère<sup>160</sup>.

<sup>153</sup> UHLMANN-FALIU, p. 66. C'est à lui que sont adressées les lettres autographes de Valdor venues jusqu'à nous (Bibliothèque Ulysse Capitaine, Autographes 57, n° 206 à 232 ; le n° 230 s'est perdu. Voir KAIRIS, p. 10, n. 4, p. 30, n. 159, p. 32, n. 167 et p. 89, n. 346 et 347). Plusieurs d'entre elles ont été scellées à l'aide d'un cachet gravé d'armoiries écartelées.

<sup>154</sup> RENIER, p. 134-135.- UHLMANN-FALIU, p. 23.

<sup>155</sup> UHLMANN-FALIU, p. 22.

<sup>156</sup> M. PRÉAUD et R.-A. WEIGERT, *Graveurs du XVII<sup>e</sup> siècle (Inventaire du Fonds français)*, t. 7, 1976, p. 181, n° 436.

<sup>157</sup> UHLMANN-FALIU, p. 41 et cat. 8.

<sup>158</sup> LOSKOUTOFF, *o. c.*, p. 194 et fig. 20 ; voir aussi p. 203-414, spécialement p. 268-269 et fig. 47, 49 et 50.

<sup>159</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 8\* et pl. IV. Il n'est pas au nombre des œuvres rejetées dans la monumentale monographie récente : A. ADAMCZACK, *Nanteuil*, Paris, 2011, p. 270.

<sup>160</sup> *J. Valdor delinearvit et excudit Cum Privilegio Regis*, sans date ni dédicace. UHLMANN-FALIU, p. 35 et cat. 8\* et 8.

Valdor se dit l'inventeur (*Inv.*) et le dessinateur (*Delineavit*) de *La rencontre de David et d'Abigail*, eau-forte de belle taille qu'il dédie à Anne d'Autriche. Il y fait mettre ses armoiries entourées de lacs d'amour et une longue dédicace qui invite à voir en elle une réincarnation de l'héroïne biblique. Il en confie l'exécution au graveur François Collignon<sup>161</sup>. Le dessin mentionné ci-avant n'en est pas le modèle : les différences sont bien trop grandes.

La supplique adressée à la régente s'est conservée dans un volume dont la reliure est aux armes de Pierre Séguier<sup>162</sup>. Aux termes du privilège royal de 1649, deux exemplaires des *Triumphes* sont à déposer dans la bibliothèque du roi, et un autre dans celle du chancelier<sup>163</sup>. Valdor fait graver par Gilles Rousselet un portrait avantageux de lui, évidemment dans le désir de s'assurer ses faveurs<sup>164</sup>. C'est à un Liégeois qu'il a attiré à Paris, Gérard-Léonard Hérard, que l'Académie royale confie la tâche de tailler dans le marbre blanc le buste du chancelier au lendemain de sa mort<sup>165</sup>.

Valdor dédie à son épouse Madeleine (de) Fabry l'estampe représentant *Agar dans le désert* qu'il édite en 1644<sup>166</sup>. Cette dame de haut parage sera la marraine de la fille qu'il fera baptiser à Paris le 7 septembre 1646 et qui aura pour parrain M<sup>sr</sup> l'évêque de Meaux, le frère cadet du chancelier<sup>167</sup>. La marraine avait été celle du dernier des enfants de Jean Varin en 1637<sup>168</sup>. Aurait-elle été apparentée à Jean-Philippe de Fabry, bourgmestre de Liège en 1663, en 1668 et en 1673<sup>169</sup> ? À en juger d'après leurs armoiries

<sup>161</sup> UHLMANN-FALIU, p. 40 et cat. 5. Voir aussi R.-A. WEIGERT, *Graveurs du XVII<sup>e</sup> siècle (Inventaire du Fonds français)*, t. 3, Paris, 1954, p. 105, n° 1.

<sup>162</sup> J. DUPORTAL, *Étude sur les livres à figures édités en France de 1601 à 1660*, Paris, 1914, rééd. 1992, p. 36-41.

<sup>163</sup> *Triumphes*, p. ùùùij v°. Voir aussi KAIRIS, p. 88 et 118. Sur la bibliothèque du chancelier, réputée richissime, voir Y. NEXON, *Le chancelier Séguier*, Ceyzérieu, 2015, p. 181-216. Son épouse reste largement inconnue (*ibidem*, p. 65).

<sup>164</sup> UHLMANN-FALIU, p. 41 et cat. 6.

<sup>165</sup> P. COLMAN, *Gérard-Léonard Hérard (1636-1675), médailleur et sculpteur liégeois au service de Louis XIV*, dans *Liber amicorum Carl Van de Velde, Florissant. Bijdragen tot de kunstgeschiedenis der Nederlanden (15<sup>de</sup>-17<sup>de</sup> eeuw)*, VUB, 2005, p. 383-398. Réédition dans C. CARPEAUX (dir.), *Les Wallons à Versailles*, Liège, 2007, p. 281-293.- KAIRIS, p. 32 et 35.- NEXON, *o. c.*, p. 72, 402 et 405.

<sup>166</sup> L'épouse vient avant le mari, dont le nom est écrit SEQUIER et dont les titres ne sont pas mentionnés ; ce n'est pas sans étonner. UHLMANN-FALIU, p. 15, 34, 38-40 et cat. 4.- HDF, t. 29, p. 101, n° 1 et t. 32, p. 128, n° 1. Voir aussi R.-A. WEIGERT, *Graveurs du XVII<sup>e</sup> siècle (Inventaire du Fonds français)*, t. 1, Paris, 1939, p. 174, n° 38.

<sup>167</sup> JAL, *o. c.*, p. 1290.- UHLMANN-FALIU, p. 14.- KAIRIS, p. 20, n. 79. Ils ne se dérangent pas : ils se font représenter par des sous-fifres.

<sup>168</sup> JAL, *o. c.*, p. 1293.

<sup>169</sup> *Recueil héraldique des bourgmestres de la noble cité de Liège*, Liège, 1720, p. 444, 451 et 460.

respectives<sup>170</sup>, non. L'estampe porte *Herman Inventor*<sup>171</sup>. Elle est donc de l'invention de Herman van Swanevelt. Elle est loin de suivre *très exactement les indications* d'un dessin conservé au Louvre sur lequel on lit *Joannes Valdor Invt*, ce que l'on ne saurait considérer comme une signature incontestablement fiable. C'est un projet poussé loin et non pas un modèle : il est plus petit qu'elle et il élargit la mise en page<sup>172</sup>. Quant au graveur, qui n'a pas mis son nom, c'est Claude Goyrand, croit-on<sup>173</sup>.

Valdor a dédié au frère du chancelier un *Saint Jérôme méditant* d'après Annibal Carrache en signant *Hum(ilissimu)s et Cliens seruus Io(hann)es Valdor*. L'estampe passe pour être de sa main<sup>174</sup>. Pure présomption. Ni date ni mention de l'éditeur.

C'est Valdor, sans incertitude aucune, qui édite, en 1644 encore, un *Repos pendant la fuite en Égypte*. Il en fait hommage à Élisabeth de Choiseul, l'épouse de Henri de Guénégaud, qui contresignera, en sa qualité de secrétaire d'État à la maison du roi, les épîtres de Louis XIV publiées dans la première partie des *Triumphes*. Il vise derechef l'homme fort via son épouse, présumant qu'elle est moins blasée que lui. L'estampe, à laquelle Karle Audran a travaillé, s'écarte du récit biblique avec une légèreté toute banale : la sainte famille est rejointe par sainte Élisabeth et saint Jean-Baptiste. Le groupe, de l'invention de Guido Reni, se retrouve dans une planche de Simone Cantarini<sup>175</sup>.

Un autre personnages en vue a été courtoisé, lui, de manière directe : Louis Hesselin, sorte de surintendant des plaisirs de Louis XIV parvenu à l'âge d'homme. Valdor lui dédie une superbe gravure de Michel Natalis d'après la première version, datée de 1643, d'un chef-d'œuvre de Nicolas Poussin, *Le ravissement de saint Paul*<sup>176</sup>.

Hesselin, décédé en 1662, est à l'heure qu'il est bien oublié. Tel n'est pas le cas de Nicolas Fouquet, à qui Valdor dédicace une autre belle planche de Natalis, *La Sainte Famille*, d'après Sébastien Bourdon, son ami. L'année

<sup>170</sup> NEXON, o. c., p. 193, n. 2.

<sup>171</sup> Ne pas la confondre avec une autre planche sur le même sujet gravée par Swanevelt à Rome et éditée successivement par Karle Audran et Pierre Mariette (*HDF*, t. 29, p. 50, n° 2).

<sup>172</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 4° et 4°. Voir aussi *HDF*, t. 32, p. 128, n° 1.

<sup>173</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 4 et 4\*.

<sup>174</sup> *HDF*, t. 32, 1988, n° 1.

<sup>175</sup> UHLMANN-FALIU, p. 38-39, cat. 3 (*Sainte famille sous un arbre*) et pl. 1, 3, 3 bis et 3 ter.- J. THULLIER, *La peinture à Liège au XVII<sup>e</sup> siècle*, dans *Walthère Damery*, Louvain et Paris, 1987, p. 13, n. 29 et fig. 3.- *HDF*, t. 32, 1988, p. 101, n° 2.

<sup>176</sup> J.-S. RENIER, *Michel Natalis, graveur liégeois. Suite*, dans *BIAL*, t. 9, 1868, p. 93-94, cat. 31.- UHLMANN-FALIU, p. 65.- *HDF*, t. 14, p. 127.

1661 s'impose comme *terminus ad quem* : elle a vu l'implacable disgrâce qui a mis un terme à l'ascension du trop fastueux surintendant. Coup de tonnerre pour l'obséquieux *devotissimus cliens*, qui s'était glissé dans son orbe à la faveur de la création de la manufacture de tapisseries de Maincy<sup>177</sup>.

C'était un réemploi. L'autre état de cette estampe, dédicacé de concert par les deux Liégeois à Maximilien-Henri de Bavière, est le premier : son *agent* et son *calcographe* n'ont pu s'abstenir de lui réserver la priorité. Il n'est pas antérieur à 1648, quand le titre est octroyé à Natalis, si Mariette a été bien informé<sup>178</sup>, ni même à 1651, quand la régence prend fin, car Valdor se dit *Residens apud Regem Ludovicum XIII*. On a un *terminus post quem* approximatif plus récent encore : le tableau de Bourdon est situé vers 1653-1657<sup>179</sup>.

L'*agent* a-t-il été l'éditeur de toutes les estampes destinées à lui ménager des appuis ? C'est au moins probable. Mais en dehors d'elles, presque rien : trois gravures de Herman van Swanevelt, confirmant les liens noués entre les deux hommes. L'une d'elles montre un colporteur et deux voyageurs dans un paysage boisé ; les deux autres mettent en scène un personnage mythologique obscur, Battus<sup>180</sup>.

Les cuivres de ces deux dernières ont été acquis par Pierre II Mariette, grand-père de Pierre-Jean, de même que celui du *Ravissement de saint Paul*, celui d'*Agar dans le désert* et celui de *La Sainte Famille*<sup>181</sup>. Désireux qu'il était, en qualité de nouvel éditeur, d'en vendre des épreuves, il n'a pas manqué de remplacer le nom de Valdor par le sien. Il n'a pas jugé nécessaire d'ajouter son adresse.

Celle de Valdor n'apparaît pas dans les *Triumphes*, alors que le privilège royal lui réserve le droit de la *faire vendre ou exposer en vente pendant dix ans*, comme s'ils devaient être mis dans le commerce. Les aléas de l'édition ont été pour la régente, ou plutôt pour Mazarin. Il a fait parvenir l'ouvrage, assurément, à toutes les cours d'Europe, mais aussi à toutes les cités ramenées à l'obéissance, ainsi qu'aux chefs de guerre héroïsés ou à leurs héritiers.

---

<sup>177</sup> UHLMANN-FALIU, p. 19, 73-75 et 170 : voir aussi n. 84.

<sup>178</sup> *Abecedario*, t. 4, p. 44.

<sup>179</sup> J.-S. RENIER, *Michel Natalis, graveur liégeois*, dans *BIAL*, t. 8, 1866, p. 380-382, cat. 8.- UHLMANN-FALIU, p. 65.- *HDF*, t. 14, p. 127. Une autre estampe due au même tandem (RENIER, *o. c.*, p. 384, cat. 11.- *HDF*, t. 14, p. 127) porte trop souvent le même titre ; à tort : elle ne met en scène avec Marie que Jésus et Jean-Baptiste enfants.

<sup>180</sup> UHLMANN-FALIU, p. 64-65 et n. 425.- *HDF*, t. 29, 1984, p. 58, n° 16 et p. 59, n° 17 ainsi que p. 105, n°29 ; voir aussi p. 101, n° 1.

<sup>181</sup> Réemployé, non sans retouches (*Abecedario*, t. 4, p. 46.- *HDF*, t. 14, p. 127 ; l'état dédicacé à Fouquet est passé sous silence).

Ce n'est pas comme éditeur que Valdor s'est mêlé de la monumentale somme de droit liégeois de Charles de Méan, dont la première édition, en quatre tomes, a vu le jour de 1652 à 1663<sup>182</sup>. En tête s'affiche un sonnet de son cru à la gloire de l'auteur, avec lequel il était lié<sup>183</sup>. En voici trois vers :

*C'étoit trop peu d'avoir tracé ce frontispice,  
Je te veux appeler le Dieu de la Justice,  
Et par ma poésie exalter ton esprit.*

Un frontispice qui montre Minerve fondant comme la foudre sur les forces du mal, dans le goût de la planche de la guerre. Ce qu'il en a tracé ne devait être qu'une ébauche. Il a passé la main à un prolifique graveur français, François Chauveau, qui a signé avec *in et fecit*<sup>184</sup>, mais dans la même discrétion que Natalis pour la planche à l'Hercule vigilant : en tout petit, au bord du voile qu'un aigle au naturel soulève du bec pour faire voir le titre, astucieuse allusion aux armoiries du savant légiste<sup>185</sup>, comme l'explique le sixain qui suit le sonnet. Cas d'invention indivise, pour ainsi dire, certes moins épineux que celui des *Triumphes*. Le cuivre a été réemployé pour la troisième édition de l'ouvrage, qui sort de presse en 1740, dans un format moins grand et en huit volumes au lieu de quatre. La signature a été soigneusement effacée, on ne sait pour quel motif. Il ne s'agit pas d'une copie anonyme<sup>186</sup>.

Quant au portrait de l'auteur (fig. 12), c'est à Bertholet Flémal et à Michel Natalis qu'il est dû<sup>187</sup>.

*A n'en pas douter, il doit exister encore bon nombre d'autres estampes qui comportent l'excudebat cum privilegio Regis de Jean Valdor II* professait Louis Lebeer, et la conviction se survit<sup>188</sup>. Or, l'ample

<sup>182</sup> X. DE THEUX DE MONTJARDIN, *Bibliographie liégeoise*, 2<sup>e</sup> éd., Bruges, [s.d.], col. 195 et 526.- L. LEBEER, *Valdor, Jean*, dans *Biographie nationale*, t. 26, 1936-1937, col. 77.- UHLMANN-FALIU, p. 18, 42-43 et cat. 10.- KAIRIS, p. 171, PM. 185 et p. 172, PM. 194.

<sup>183</sup> KAIRIS, p. 171 (PM. 185) ; voir aussi p. 77, 172 et 204.

<sup>184</sup> UHLMANN-FALIU, p. 18 et cat. 10.- KAIRIS, p. 171 (PM. 185) ; voir aussi p. 82, 119 et 194 (G. 1). Non répertorié dans WEIGERT, *o. c.*, t. 2, 1951, voir p. 446-447. Voir aussi *L'œil d'or, o. c.*, p. 97.

<sup>185</sup> *Recueil héraldique des bourgmestres de la noble cité de Liège*, Liège, 1720, p. 407.

<sup>186</sup> UHLMANN-FALIU, cat. 10. Bel exemplaire isolé au Cabinet des estampes et des dessins de la Ville de Liège.

<sup>187</sup> KAIRIS, p. 204 (G. 31). Un autre état se distingue par des modifications de la main et du collet.

<sup>188</sup> L. LEBEER, *Valdor, Jean*, dans *Biographie nationale*, t. 26, 1936-1937, col. 79.- UHLMANN-FALIU, p. 15, 18 et 64-65 (*l'hypothèse d'un atelier dirigé par lui ne nous paraît pas exclue*).- *HDF*, t. 32, p. 128, n°1 et n° 2, sans négliger l'avertissement mis en tête.- KAIRIS, p. 89.

*Dictionnaire des éditeurs d'estampes à Paris sous l'Ancien Régime* publié en 1987 par une équipe dirigée par Maxime Préaud le passe sous silence. Lacune presque excusable, le bilan étant ce qu'il est. Un savant ouvrage centré sur le commerce, qui fourmille de noms, ne mentionne pas non plus celui qui nous intéresse<sup>189</sup>.

## PAROISSIEN DE SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS

Un logement au Louvre avait été alloué à Valdor dès le 11 octobre 1645 ; il a fait l'objet d'un échange le 7 mai 1652<sup>190</sup>. Ainsi devenu paroissien de Saint-Germain l'Auxerrois, le Liégeois parisianisé a laissé force traces dans ses archives. Le baptême de six enfants : Madeleine le 7 septembre 1646, Jean-Baptiste le 5 janvier 1648, Marie le 24 mars 1649, Marie-Catherine le 18 octobre 1650, Pierre-Paul le 3 mars 1652 et une seconde Marie-Catherine, une remplaçante de la première, si l'on ose dire, le 4 février 1655. Et deux décès : celui de son épouse le 10 février 1658, et celui de sa fille aînée *Magdeleine-Catherine* le 6 janvier 1668. Les titres du paroissien ne varient pas peu, à sa demande ou non : *graveur du Roy, calcographe ordinaire du Roy, agent du prince-électeur de Cologne, agent de Leurs Altesses de Cologne et de Trèves, marchand et bourgeois de Paris*. Il est qualifié d'intendant de M. le duc d'Anjou, un des titres du frère cadet du roi, d'abord en 1655, et c'est alors Gaston d'Orléans<sup>191</sup>, puis en 1662, 1666 et 1669, et c'est alors Philippe<sup>192</sup>.

Ce logement, il l'a conservé jusqu'à son dernier soupir. Israël Silvestre en est gratifié le 10 mai 1675<sup>193</sup>. L'inventaire après décès y avait été dressé le 12 mars<sup>194</sup>.

<sup>189</sup> M. GRIVEL, *Le commerce de l'estampe à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, 1986.

<sup>190</sup> UHLMANN-FALIU, p. 15, 23, 27, 28 et 30. Il n'a nullement été expulsé (LOSKOUTOFF, *o. c.*, p. 230).

<sup>191</sup> Jean Valdor l'ancien avait gravé son portrait à Nancy en 1629 (*HDF*, t. 32, 1988, p. 103, n° 151). Sa mort remonte à 1660.

<sup>192</sup> JAL, *o. c.*, p. 1290-1291 (Marie manque). - UHLMANN-FALIU, p. 14, 19, 23, 28 et 161-163. Voir aussi KAIRIS, p. 172, PM. 191.

<sup>193</sup> *Archives de l'art français*, t. 1, Paris, 1851-1852, p. 224-226. - UHLMANN-FALIU, p. 15 et 30.

<sup>194</sup> KAIRIS, p. 205, n. 4.

## CANONICATS

Valdor avait rendu l'âme le 27 janvier<sup>195</sup>, non pas à Paris, mais à Liège, dans la demeure qu'il avait acquise l'année précédente, une des maisons canoniales de la collégiale Saint-Denis, cédée par l'un des chanoines, François de Liverlo. Il était des leurs depuis le 27 mars 1672 au plus tard<sup>196</sup>. Un document daté de 1656 jette sur ce chapitre, qui n'était pas *pire que les autres*, une lumière crue : parmi ses membres, plus d'un étaient de mauvais sujets ; bon nombre n'étaient pas prêtres, ni même diacres ; l'un d'eux était *avant tout un homme d'affaires*<sup>197</sup>. La vocation tardive de Valdor n'est nullement le fruit du décès de son épouse en 1658, comme on le répète par la faute de textes maladroitement tournés<sup>198</sup>, qui allèguent en réalité celui de sa fille aînée, survenu dix ans plus tard.

Le défunt avait choisi pour sa dernière demeure une des modestes églises paroissiales qui ont disparu au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Saint-Adalbert, satellite de la collégiale Saint-Jean. Trois semaines avant de quitter ce monde, il y avait fondé douze messes annuelles<sup>199</sup>. Était-il en froid avec le curé de sa paroisse natale, Sainte-Aldegonde ?

Son fils aîné, Jean-Baptiste, lui avait succédé comme agent de Son Altesse le prince-évêque le 8 avril 1670. Il l'avait épaulé précédemment : il avait reçu de lui procuration générale le 21 mai 1669, et une procuration limitée à la perception du prix de trente-quatre blocs de marbre de Carrare destinés au *magasin du roi* le 28 mars 1673. Il s'est marié à Paris en 1690. Il y a vu mourir son fils, jeune *chanoine de Liège*, en 1720. Il y a rendu l'âme en 1724, âgé de 77 ans<sup>200</sup>.

Son fils cadet, Pierre-Paul, a été à son tour chanoine de Saint-Denis. Il a porté secours avec un inlassable zèle aux *pêcheresses repenties* et autres laissés pour compte d'une société dénuée de pitié à leur égard, sauf trop rares

<sup>195</sup> UHLMANN-FALIU, p. 30.

<sup>196</sup> GOBERT, t. 11, p. 69.- UHLMANN-FALIU, p. 28, 29, 30 et 81. A-t-il d'abord été chanoine de Saint-Pierre (*Bulletin administratif de la Ville de Liège*, 1857, Annexes, Rubrique n° 8, p. 3, article 6.- GOBERT, t. 11, p. 67, n. 83) ? Pas question de le croire sans preuve.

<sup>197</sup> J. HOYOUX, *La Collégiale Saint-Denis à Liège d'après les archives vaticanes*, dans *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, t. 45, 1975, p. 213-290.

<sup>198</sup> D'abord celui de Louis Abry (*o. c.*, p. 277), puis celui de Pierre-Lambert de Saumery (*o. c.*, t. 5, 1744, p. 297-298). Voir UHLMANN-FALIU, p. 19.

<sup>199</sup> UHLMANN-FALIU, p. 29, 30 et 176.

<sup>200</sup> GOBERT, t. 11, p. 69.- JAL, *o. c.*, p. 1291.- UHLMANN-FALIU, p. 21, 24, 30-31, 66 et 173-175.- Br. DEMOULIN, *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France. XXXI, Principauté de Liège*, Paris, 1998, p. XLVIII.

exceptions<sup>201</sup>. On lisait *Verus pater pauperum* sur sa dalle funéraire, qui n'a pas survécu au renouvellement du dallage de l'ancienne collégiale, opéré au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>202</sup>. Il s'est éteint à 42 ans à peine le 4 février 1694<sup>203</sup>. C'est à sa mémoire que sont dédiés l'une des rues de Liège<sup>204</sup> et l'hôpital où son combat se prolonge sous des formes adaptées aux temps présents.

La dernière fille encore en vie, Marie-Catherine, a pris le voile dans un couvent liégeois, celui de Notre-Dame des Anges, richement dotée par son père<sup>205</sup>.

## LE PÉNÉTRANT PORTRAIT DE BERTHOLET FLÉMAL

Bertholet *a excellé* dans l'art du portrait *en s'attachant à traduire les tréfonds de l'âme des modèles*<sup>206</sup>. Ainsi, tout spécialement, dans celui qu'il a fait, très probablement en 1666, du graveur-éditeur-diplomate-entrepreneur piqué de poésie, un ami, un égal, et non un haut personnage envers lequel s'imposait une prudente inhibition (fig. 13). Valdor se lève à la hâte d'un fauteuil dont il empoigne le bras de la main droite<sup>207</sup>. L'effet dynamique est renforcé par la lettre déployée qu'il brandit, fortement mise en valeur. Deux autres lettres, dont l'une porte son nom et son adresse, sont sur son bureau : il en reçoit beaucoup. Pas d'écritoire : il dicte son courrier. Pas le moindre burin, pas même un crayon : il n'en a plus l'usage. Un gros livre de comptes : il fait de grandes affaires. Une feuille épaisse chargée d'ornements, énigmatique, allusion bancaire à la tapisserie peut-être. Le cabinet de travail n'a rien de réaliste. Dans le haut, un pampre de vigne surgit de nulle part ; peut-être est-ce seulement pour donner *un peu de vie à ce décor froid* ; peut-être est-ce une allusion à un vignoble<sup>208</sup>.

<sup>201</sup> ABRY, o. c., p. 277-278. Saumery le plagie sans le citer, comme à son habitude ; et sans le comprendre : il étend au père les mérites du fils. Voir aussi UHLMANN-FALIU, p. 30.

<sup>202</sup> GOBERT, t. 11, 1977, p. 67.- N. FRAIKIN, *L'église Saint-Denis à Liège*, dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments et Sites*, t. 5, 1954, p. 32, n. 2.

<sup>203</sup> UHLMANN-FALIU, p. 29, 30 et 168.

<sup>204</sup> GOBERT, t. 11, 1977, p. 66-69. Le bref paragraphe consacré aux *Triumphes*, entièrement de seconde main, empeste à plein nez l'esprit de clocher.

<sup>205</sup> U. BERLIÈRE, *Monasticon belge*, t. 2, 1928-1929 (1962), p. 458 et 459.

GOBERT, t. 11, p. 68.- UHLMANN-FALIU, p. 29-30.

<sup>206</sup> KAIRIS, p. 108.

<sup>207</sup> KAIRIS, p. 144 (P. 51) : *au moment où il s'assied, ou, plus vraisemblablement, lorsqu'il quitte sa chaise*. Il n'est pas sur le point de s'asseoir ; il redresse le buste.

<sup>208</sup> De nombreux bourgeois de Paris en possédaient au moins un : M. LACHIZEV, *Vins, vignobles et vigneronns*, Paris, 1988, p. 314.



Fig. 13 – Portrait de Jean Valdor par Bertholet Flémal,  
probablement 1666, huile sur toile, 125,5 x 92.  
Fondation Albert Vandervelden.  
© Photo Hugo Maertens.

Là aussi, reconnaissable à souhait, un bout de frise dorique, ordre d'architecture masculin par essence. Dans le fond, une colonne, comme sur tant de portraits officiels, mais ici spectaculairement colossale. Le peintre chuchote ainsi que l'*honeste brocanteur* se veut viril à l'extrême et qu'il a très bonne opinion de lui-même. Il le montre de trois-quarts de dos, présentation fort inhabituelle, laissant de la sorte tout à fait cachée sa hanche gauche, où serait attachée une épée, si le *noble home* avait été anobli. Le regard est assuré, voire dominateur.

### CHARLATAN SANS PAREIL ?

Un geai paré des plumes du paon ? Mariette en a cru Prou et l'a donné à croire. *The evidence about Valdor, therefore, though collected many years after his death, comes from a good source*, opine Blunt<sup>209</sup>, oubliant d'inadmissible façon comme Mariette l'adage *Testis unus, testis nullus*. Circonstance aggravante, cette unique bonne source est un vieillard puisant dans des souvenirs fort probablement recuits dans la jalousie.

Un Rastignac, bien plutôt, un Mazarin au petit pied. Il s'est hissé dans l'échelle sociale, profitant des arrière-pensées politiques, louvoyant entre les écueils dont l'envie et la xénophobie ont jalonné son parcours, avec *son encensoir toujours dans quelque barbe*.

Un grand artiste ? En aucune façon. Une personnalité hors du commun, sans conteste. Sa réputation est assise pour l'essentiel, à des degrés de solidité fort divers, sur *Les Triomphes de Louis le Juste*<sup>210</sup>. Elle est enviable. On fera bien de se garder de la salir.

---

<sup>209</sup> BLUNT, p. 162, n. 7.

<sup>210</sup> J. STIENNON, *La contribution wallonne à l'art français*, dans *La Wallonie. Le Pays et les Hommes. Lettres - arts - culture*, t. 2, Bruxelles, 1978, p. 290-291.- A. CREUSEN, *De l'estampe à la sérigraphie*, dans *Un double regard sur 2000 ans d'art wallon*, Liège, 2000, p. 212-214.- J.-P. DUCHESNE, *La voie royale : deux siècles de contribution wallonne à l'art en France*, dans C. CARPEAUX (dir.), *Les Wallons à Versailles*, Liège, 2007, p. 205-206.

**Abréviations bibliographiques :**

- Abecedario* P.-J. MARIETTE, *Abecedario*, Ph. DE CHENNEVIÈRES et A. DE MONTAIGLON (éd.), Paris, 1851-1859.
- BIAL* *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois.*
- BLUNT A. BLUNT, *Stefano della Bella, Jean Valdor and cardinal Richelieu*, dans *Master drawings*, t. 16, 1978, p. 158-162.
- GOBERT Th. GOBERT, *Liège à travers les âges : les rues de Liège*. Réédition, Bruxelles, 1975-1978.
- HDF* *Hollstein's Dutch & Flemish etchings, engravings and woodcuts 1450-1700*, Amsterdam, 1949-2010.
- JANS R. JANS, *Bertholet Flémalle et sa famille*, dans *BIAL*, t. 101, 1989, p. 73-110.
- KAIRIS P.-Y. KAIRIS, *Bertholet Flémal*, Paris, 2015.
- RENIER J.-S. RENIER, *Le troisième Valdor, calcographe de Louis XIV*, dans *BIAL*, t. 7, 1865, p. 138-169.
- UHLMANN-FALIU O. UHLMANN-FALIU, *Jean Valdor, de Liège* (Université de Paris-Sorbonne, 1978).

## TRAVAUX AU CHÂTEAU DE MODAVE PAR LE CARDINAL DE FÜRSTENBERG ET PAR LE DUC DE MONTMORENCY

par Anne ROYEN et Francis TOURNEUR

Le château de Modave a connu une histoire longue et complexe, que d'importants fonds d'archives heureusement conservés permettent souvent de mieux comprendre. Notre présente approche concerne des lieux largement disparus, puisque cette partie du complexe castral figure parmi les rares démolitions liées aux incidents révolutionnaires. Ces bâtiments avaient connu, sur un peu plus d'un siècle précédant ces épisodes troublés, deux campagnes importantes de travaux, sous la houlette d'abord du cardinal de Fürstenberg, puis du duc de Montmorency, transformations dont nous analyserons ici les pièces d'archives préservées. Ces appartements étaient jusqu'à présent connus essentiellement par la description détaillée qu'en donne Pierre-Lambert de Saumery dans son célèbre ouvrage, avec la très longue notice qu'il consacre au château de Modave en 1743<sup>1</sup>, avant l'arrivée de la famille de Montmorency. Nous reproduisons ci-après ces paragraphes intéressants :

*Le même Cardinal [de Fürstenberg] a encore fait bâtir au bout de la Terrasse de l'Avant-Cour un beau Pavillon presque isolé, dont l'intérieur composoit son Apartement favori. Quelque négligé qu'il soit, il offre encore des traces du grand gout de ce Prince & de la magnificence qui faisoit son caractere. On y admire principalement une Sale octogone lambrissée d'une superbe Boiserie : les Panneaux sont séparés par des Pilastres d'Ordre Corinthien. Une Chambre ornée dans le même gout, un grand Cabinet communiquant au Jardin par un Pont levis, qui joint son Balcon & quelques autres petites pièces, composent le reste de cet Apartement.*

---

<sup>1</sup> P.-L. DE SAUMERY (1743, p. 141-148), avec la gravure représentant la façade avant (entre p. 140 et p. 141) d'après le dessin de Remacle Le Loup, décrit ci-après.